

Pole 4

Centre ORSTOM  
de Lomé

Yves MARGUERAT  
Avril 1986

Equipe UB-ORSTOM "HISTOIRE SOCIALE DES VILLES DU TOGO"

**DYNAMIQUE SOCIALE ET DYNAMIQUE SPATIALE  
D'UNE CAPITALE AFRICAINE :  
LES ETAPES DE LA CROISSANCE DE LOME**

La croissance des grandes villes d'Afrique depuis deux ou trois décennies est spectaculaire, mais elle est loin de présenter partout les mêmes caractères. Ces différences, légères ou marquées, ne peuvent se comprendre que par les traits particuliers d'une histoire plus longue -un siècle ou un siècle et demi dans la plupart des cas- qui commande un grand nombre des spécificités actuelles. De ce rôle de l'Histoire pour comprendre les réalités d'aujourd'hui, Lomé est un exemple remarquable, car sa dynamique spatiale est sous l'influence directe d'une évolution sociale originale. On peut dire, schématiquement, que Lomé n'est pas une "ville coloniale", créée de toutes pièces par une administration omnipotente, comme la plupart des capitales africaines, et qu'elle n'est pas non plus une "ville traditionnelle", née d'un noyau villageois lentement mûri. La capitale du Togo est une "ville africaine non-autochtone" : c'est de là que découlent les singularités de son mode de développement urbain (carte 1).

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

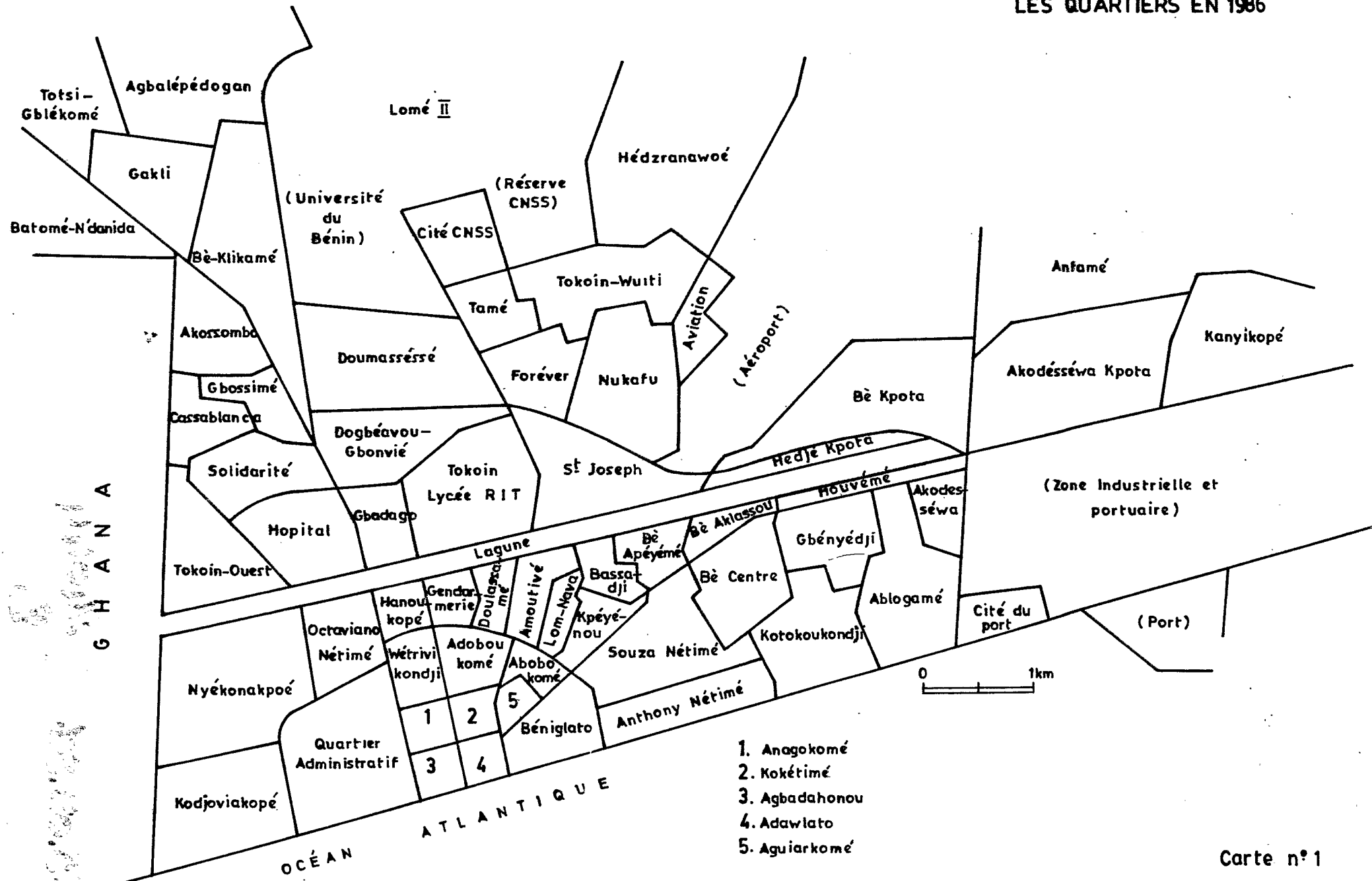
N° : 24044

Cote : B 16 M

15.09.87

B24044

# LOME LES QUARTIERS EN 1986



1. Anagokom 
2. Kok tim 
3. Agbadahonou
4. Adawlato
5. Aguiarkom 

## I - LES ORIGINES LEGENDAIRES (XVIIème - XVIIIème SIECLES)

Selon la tradition la plus répandue (1) -mais pas unique-, l'un des petits groupes éwé qui, après avoir quitté Notsé dans la seconde moitié du XVIème siècle, progressaient lentement vers le sud, vint -sans doute un siècle plus tard- s'installer sur le cordon littoral sableux où se dresse aujourd'hui le centre-ville de Lomé, à l'emplacement du vieux Zongo (2). La présence d'arbustes appelés en éwé "alo" (3) aurait fait baptiser le lieu "Alo-mé" ("parmi les alo"), d'où le nom actuel de la ville. Qui fut le fondateur : Djitri ? Konou ? Les récits divergent et les connexions généalogiques sont loin d'être évidentes.

Par la suite, un incident entraîna l'abandon du site : une femme, folle de douleur d'avoir perdu son fils unique lors d'une bataille contre des envahisseurs (4), aurait empoisonné l'unique puits du village. Les Ewé allèrent se réfugier à quelques kilomètres plus à l'est, à Bè -"la cachette", fondée par "Adéla" ("le chasseur")-, à l'abri d'une forêt épaisse qui les dissimulait aux regards d'éventuels agresseurs. Ont-ils créé Bè de toutes pièces ou y trouvèrent-ils des autochtones pla (xwla), comme ceux qui, un peu plus à l'ouest, peuplaient le vieux village d'Aflao (5) ? Y furent-ils précédés ou suivis par un autre groupe éwé (ou adja) venu de l'est, porteur de la divinité "Nyigblin", qui serait descendu de Tado par la vallée du Mono, puis aurait longé les lagunes jusqu'à Togoville ? Ces bribes de mémoire sont l'héritage d'une histoire très compliquée et très violente : aux XVIIème et XVIIIème siècles, les peuples de la région vont et viennent, se désagrègent et se recomposent... Il est d'autant plus difficile d'être affirmatif en ce domaine que la définition des préséances d'installation est ce qui fonde la légitimité du pouvoir des autorités "tradi-

(1) Notamment par le premier historien éwé, le R.P. Kwakumé, dès 1948, très souvent plagié depuis. Voir annexe I.

(2) Entre le Commissariat central et la nouvelle tour de la B.T.C.I.

(3) Probablement *Sorindela warnackei* Engl. (une anacardiacée aux fruits comestibles). Le mina "aloma" (*Vernonia colorata* ou *Vernonia amygdalina*, qui donnent des feuilles à usage médicinal et des cure-dents) est peu vraisemblable. (Peter A. Schaefer, botaniste à l'U.B. : information orale).

(4) Dans la mesure où ce récit a un fondement historique, il pourrait s'agir des combats provoqués par l'invasion du littoral par les Dahoméens en 1737.

(5) Aujourd'hui du côté ghanéen de la frontière, mais formant de fait un faubourg de Lomé, avec ses 21 000 habitants (Recensement ghanéen de 1984).

tionnelles" que les autorités coloniales instaurèrent chefs des cantons d'Amoutivé et de Bè, et donc celle de leur mainmise (selon le droit moderne, avec des titres fonciers personnels) sur les terres jusqu'alors -vraisemblablement- collectives ; celles-ci forment aujourd'hui une bonne partie de l'espace urbain, à forte valeur marchande. Remettre en question la tradition officialisée à l'époque coloniale est donc remettre en jeu des intérêts matériels considérables (1), ce qui ne prédisposait certes pas les informateurs à l'objectivité scientifique...

La seule chose sûre est qu'il y a eu rupture dans le peuplement de Lomé : la ville d'aujourd'hui, commerçante, ouverte sur la mer, ne dérive pas du vieux village de Bè, paysan, tourné vers la lagune. Bè était aussi (et reste de nos jours) un important centre religieux, dont les prêtres de la forêt sacrée (2), les "avéto", recevaient leur initiation dans celle de Togoville. Bè, Agoènyivé, Djagblé, Baguida, Abobo, Ekpoui...formaient une sorte de communauté politique paisible, unie par le culte de Nyigblin, sous l'autorité morale de Togoville (carte 2). Les activités des villageois étaient la pêche en lagune et surtout, au-delà de celle-ci, l'agriculture sur les sols fertiles du plateau de terre de barre, où se multipliaient les hameaux, jusqu'à la vallée du Zio. Vers le milieu du XIXème siècle, des groupes essaimèrent vers l'ouest, fondant Biassé et surtout Amoutivé ("les deux arbres poussant dans l'eau" (3)). Tous ces villages tournaient donc le dos à l'océan, dont les séparait d'ailleurs une brousse opaque que nous décrivent les premiers voyageurs (4). Ce fragment du littoral, entre les environs de Kéta et les actives cités "mina" (Agbodrafo, Aného - Petit Popo et Agoué), était à l'écart de toute activité maritime, hormis quelques

---

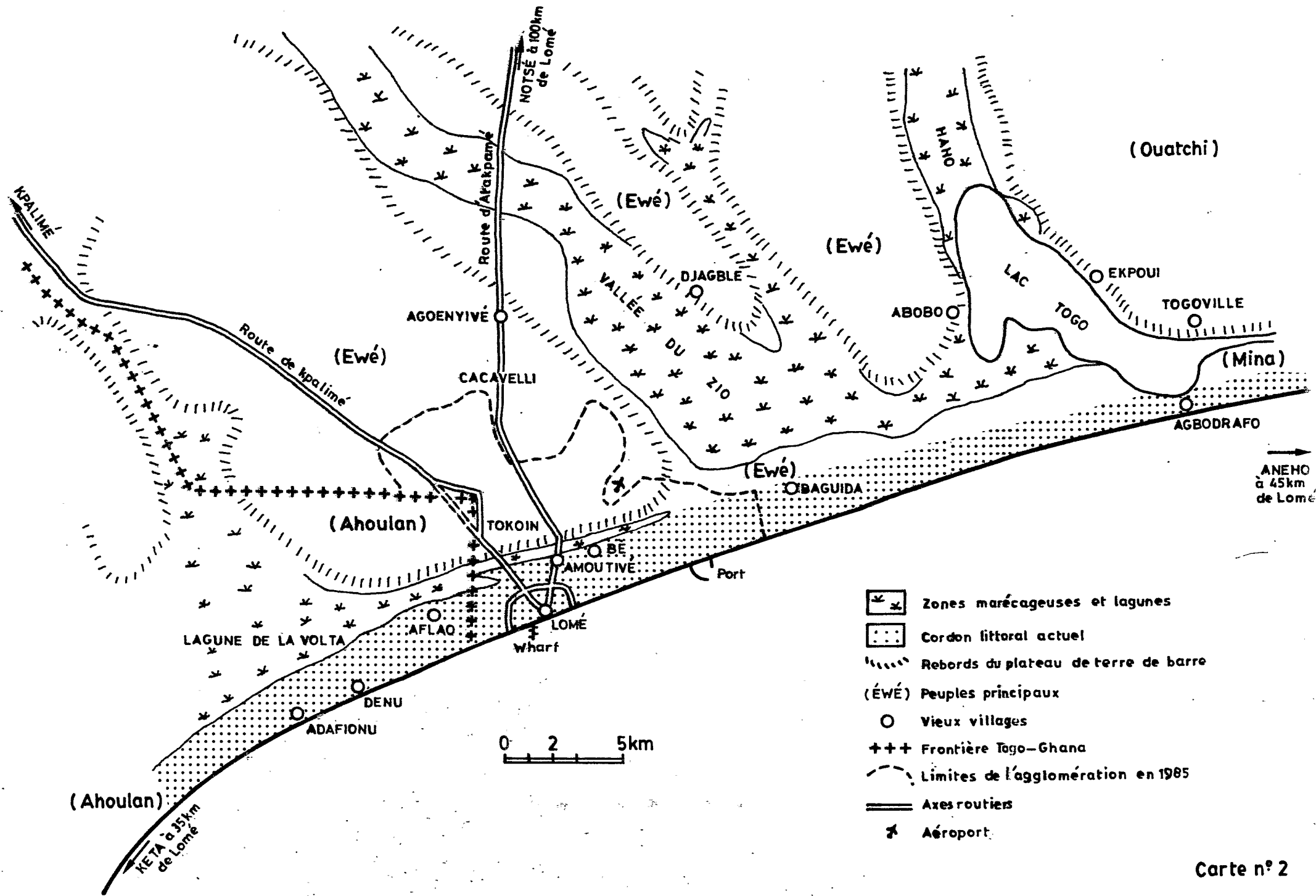
(1) Le cas le plus flagrant est celui du "T.F. 255", le plus grand de la ville (à l'origine 450 ha, entre Bè, la mer et le port actuel) et le litige le plus violent et le plus persistant : c'est dès 1911 que son appropriation par le chef Aklassou (intrônisé en 1910) est contestée par d'autres familles de Bè, qui s'affirment aussi ou encore plus anciennes. Trois-quart de siècle (et de nombreuses péripéties politiques et judiciaires) plus tard, le conflit n'est toujours pas réglé. Les chefs Adjallé d'Amoutivé, par contre, ont beaucoup mieux su maintenir et leur pouvoir, et leurs vastes domaines. Usurpation moindre, ou mieux faite ?









(2) Seul vestige aujourd'hui de la forêt primitive du cordon littoral.

(3) Sans doute des arbres de mangrove (*Avicennia germinans*) ou tout arbre ayant, fut-ce temporairement, les pieds dans l'eau, sur ces rives instables de la lagune.

(4) Comme Hugo Zöllner, en novembre 1884.

# LE MILIEU NATUREL ET HISTORIQUE



-  Zones marécageuses et lagunes
-  Cordon littoral actuel
-  Rebords du plateau de terre de barre
- (ÉWÉ)** Peuples principaux
-  Vieux villages
-  Frontière Togo-Ghana
-  Limites de l'agglomération en 1985
-  Axes routiers
-  Aéroport

0 2 5km

→ ANEHO à 45km de Lomé

pêcheurs ahoulan (1) qui implantaient leurs campements de plus en plus à l'est, à partir de l'actuel quartier de Kodjoviakopé (2).

## II - LA NAISSANCE D'UN POLE COMMERCIAL MAJEUR (1874-1896)

Tout fut déclenché par la création, en 1874, de la colonie de Gold Coast par les Britanniques, après leur victoire sur l'empire ashanti : pratiquement tout le littoral aujourd'hui ghanéen y était englobé, y compris le pays ahoulan, allié traditionnel des Ashanti, annexé contre sa volonté. Après l'avoir rachetée aux Danois en 1850, les Anglais avaient évacué cette côte en 1855. Il s'y était alors développé des bourgades qui commerçaient librement avec les navires européens, qui y trouvaient en abondance les produits de la traite "légitime" (comme l'huile de palme), et aussi des esclaves (3). Une classe de marchands entreprenants s'était constituée, dont l'évolution avait été accélérée par la présence des missionnaires protestants de la Mission de Brême aux environs de Kéta à partir de 1853 (4).

Bien plus encore que la tutelle politique, ce que ces marchands rejetaient étaient les lourdes taxes douanières que l'Angleterre avait instaurées sur toute la côte pour financer l'établissement de la nouvelle administration. Leur réponse fut de glisser vers l'est, vers des côtes encore exemptes d'autorité coloniale, où germèrent de nouveaux points de commerce (5), qui concurrencèrent rapidement les anciens sites désormais soumis aux Britanniques. Ceux-ci réagirent en débordant à leur tour vers l'est : ce fut, en 1878, l'annexion de l'actif centre de contrebande de Denu (à quelques km de Lomé) et surtout, en décembre 1879, celle du village d'Aflao, sur le littoral duquel s'était développé

---

(1) ou Anlo : Ewé maritimes, pêcheurs et commerçants, vivant du delta de la Volta jusqu'aux abords de Lomé, avec comme centre principal la ville de Kéta (35 km à l'ouest de Lomé).

(2) Où ils sont toujours, ainsi qu'à Ablogamé, formant des communautés très closes sur elles-mêmes.

(3) A partir de la guerre de Sécession (1862), ce n'est plus qu'un trafic résiduel.

(4) Où ils mirent par écrit la forme ahoulan de la langue éwé, d'usage officiel aujourd'hui.

(5) Reliés entre eux par le vaste système lagunaire du delta de la Volta, fournissant voies de transport et cachettes également aisées.

un pôle commercial dont le nom de "New Sierra Leone" indique bien quels étaient les promoteurs (1).

C'est de cette annexion de 1879, qui installa la frontière là où elle est encore aujourd'hui (2), qu'est véritablement née Lomé (3), ou, comme l'on disait aussi, "Bey Beach". Dans les années 1880-81, les commerçants ahoulan et sierra-leonais affluent, que rejoignent bientôt leurs homologues mina (4) de l'est, puis des Haoussa descendant du nord. Dès 1882, des compagnies européennes s'implantent à leur tour, une anglaise (5) et surtout des allemandes : les villes de Brême et de Hambourg ont commencé une expansion commerciale outre-mer dynamique, mais qui ne bénéficiait encore d'aucun soutien politique, car Bismarck trouvait alors la colonisation coûteuse et inutile.

Cet essor commercial de Lomé se faisait essentiellement en fonction d'un nouvel axe terrestre qui s'était créé : Lomé - Kpalimé - vallée de la Volta, pour donner à l'empire ashanti et à ses anciens vassaux du Nord un accès à la mer qui échappât à la mainmise anglaise. Les autorités coloniales de Kéta, qui voyaient leur échapper un trafic d'importation de plus en plus important, en étaient toujours plus exaspérées, et, en juin 1884, se firent vraiment menaçantes pour exiger des gens du littoral encore indépendant l'expulsion des commerçants allemands.

Mais Bismarck venait de changer de politique : pour maintenir l'équilibre européen, il lui fallait éviter que les querelles coloniales qui s'aigrissaient autour du Congo ne dégénéraient. Il entreprit donc

- 
- (1) Les Sierra-leonais, esclaves libérés en haute mer par la flotte anglaise et déposés à Freetown (ou leurs descendants), étaient devenus de très actifs intermédiaires commerciaux sur toute la côte, jusqu'à Lagos (où l'on voit toujours leur quartier à l'architecture typique).
- (2) En 1880, Gladstone succède à Disraeli comme premier ministre britannique : beaucoup moins impérialiste, il met un frein aux expansions coloniales, et en particulier sur cette côte, où les Français, qu'il veut ménager, ont des "droits".
- (3) Un document -aujourd'hui perdu- mentionne déjà une cession de terrain à un commerçant ahoulan, Kwassi Bruce, dès 1877 (cité par Asmis en 1911). Voir annexe II.
- (4) Expression peu précise mais commode pour désigner le groupe de négociants d'origines diverses (y compris, depuis les années 1835-1850, les rapatriés du Brésil) qui animait le commerce dans la région d'Aného.
- (5) La Swanzy (ancêtre de la U.A.C.), fondée à Lomé par Octaviano Olympio, qui restera longtemps l'un des principaux notables de Lomé, jusqu'à sa mort, quelque cinquante ans plus tard.

d'organiser, sous son arbitrage, une conférence coloniale à Berlin, prévue pour l'hiver 1884-85. Pour parler décentement de colonies, il fallait en avoir : l'explorateur Gustav Nachtigal fut dépêché sur un navire de guerre pour signer quelques traités sur la côte (à condition que cela ne coûtât rien au budget du Reich). Le littoral togolais ne figurait pas à son programme ; mais, lorsqu'il y passa (1), les commerçants allemands et leurs associés africains vinrent le supplier de leur accorder la protection du Reich contre les menaces britanniques. Le traité signé à Baguida le 5 juillet 1884 (renouvelé le lendemain à Lomé) proclama donc le "protectorat" allemand sur le Togo (2). Un poteau aux couleurs de l'Empire fut érigé à la frontière d'Aflao, face aux Anglais. Un commerçant allemand de Lomé, Heinrich Randad, armé de fortes paroles et d'un drapeau, fut proclamé consul impérial provisoire, ce qui ne signifiait pas grand'chose de concret...

L'année suivante, un début d'administration coloniale s'installa à Baguida. En 1887, elle s'était un peu étoffée et se transféra à Aného, ville alors nettement plus importante (3), que les Français avaient abandonnée aux Allemands à la fin de 1885.

Alors que les autres sites commerciaux de la côte (Baguida, Agbodrafo, Aného, Grand-Popo...) font, dans ces années-là, un commerce où les exportations (huile de palme, coprah, coton...) l'emportent nettement sur les importations (tissus, alcools, tabac, armes et poudres...), Lomé reçoit, en valeur, deux fois plus qu'elle n'exporte (4). C'est donc avant tout un centre d'importation en gros des marchandises européennes pour leur redistribution dans l'intérieur du continent, légalement ou pas tout à fait légalement...

Cette fonction de redistribution qui est à son origine, Lomé ne l'a, jusqu'à nos jours, jamais perdue. Les armes ont disparu, mais pour les tissus ou l'alcool, la capitale du Togo reste un centre de gros

(1) Pour régler un litige compliqué à Aného, qui était alors considérée comme dans l'orbite française.

(2) C'est-à-dire le territoire situé sous l'autorité théorique de "Togo (ville)". Ce statut de protectorat, dans la pratique, ne changeait rien par rapport à celui des colonies en titre.

(3) En 1888, l'explorateur Curt von François compte 400 cases à Lomé, 600 à Aného. Voir annexe V.

(4) en 1884 : 

	<u>import.</u>	<u>export.</u>	
Lomé	1 125 000	570 000	F or
Baguida	375 000	1 055 000	"
Aného	1 625 000	2 030 000	"

 selon Elysée Reclus.



qui traite du Ghana au Niger, du Mali au Nigéria, voire jusqu'au Zaïre... Sans avoir officiellement le statut de port franc, Lomé a toujours tiré une grande partie de sa prospérité d'être, discrètement mais efficacement, l'une des grandes plaques tournantes du commerce africain.

### III - CAPITALE POLITIQUE ET CAPITALE ECONOMIQUE (1897-1914)

En 1897, l'administration coloniale allemande vint s'implanter à Lomé. Elle cherchait probablement à s'éloigner du voisinage des traditionnels adversaires français, et certainement à profiter d'un pôle en pleine expansion, où la place ne manquait pas. Peut-être espérait-elle aussi obtenir par la suite le territoire ahoulan sous domination anglaise en l'échangeant contre quelques lointains archipels du Pacifique ; mais cela ne se fit pas : Lomé resta bloquée contre la frontière de la colonie voisine, avec une population qui y avait une bonne partie de ses attaches familiales, comme de ses intérêts commerciaux.









Avant de s'installer, l'Administration fit, en 1896, lever un cadastre de la ville, qui comptait alors 2 084 habitants ("dont 31 Blancs"). On y voit figurer presque toutes les rues de l'actuel centre commercial : six parallèles à la mer (jusqu'à la rue Maroix) et surtout les deux axes principaux : la route de Kpalimé et celle d'Amoutivé, le long desquels la croissance de la ville s'étire vers l'intérieur du pays. Entre les deux, un quartier haoussa (actuel carrefour Libération/Maroix). Le Grand marché et le cimetière de Béniglato figurent déjà à leur emplacement d'aujourd'hui. (Carte 3, annexe VII).

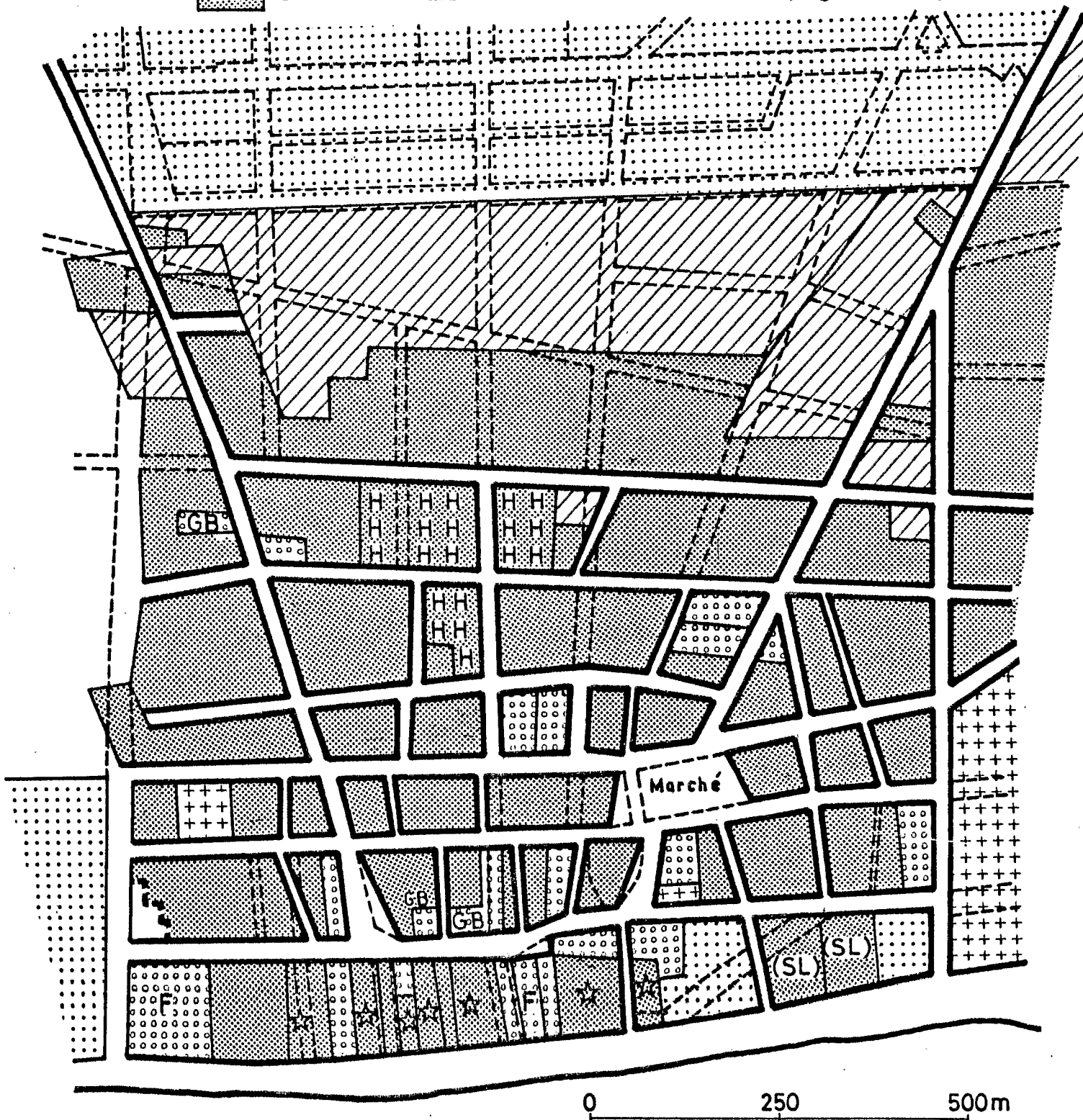
Ce cadastre dénombre environ 170 parcelles. Une vingtaine sont la propriété de compagnies allemandes (qui en louent une demi-douzaine d'autres (1)). L'essentiel de la ville est donc approprié par ces marchands ahoulan qui ont fondé Lomé quinze ans plus tôt. On note aussi des parcelles appartenant à des Mina et surtout à quelques familles éwé d'Amoutivé (2). A la différence de la plupart des capitales africaines,

(1) Encore une tradition qui ne s'est pas perdue : le commerce étranger (européen ou surtout libanais) est plus volontiers locataire que propriétaire, ce qui est rare ailleurs.

(2) En particulier les chefs Adjallé. La position de ces terrains à la périphérie de l'espace urbanisé (surtout carrefour de l'actuelle SGGG et angle rue d'Amoutivé/rue de la Mission/rue du Chemin de fer) montre qu'il s'agit d'une appropriation récente : après avoir abandonné le littoral aux Ahoulan, les gens d'Amoutivé viennent de reprendre leur erreur et s'efforcent de rattraper la course aux terrains urbains.

# LES PROPRIÉTÉS FONCIÈRES EN 1896

- |   |   |
|---|---|
|  Domaine public allemand                               |  "Bourgeoisie côtière"                      |
|  Compagnies européennes<br>(F=françaises GB=anglaises) |  Haoussa                                    |
|  Congrégations religieuses                             |  Autochtones d'Amoutivé                     |
|  Sierra Léonais  |  Terrain loué aux<br>compagnies européennes |



où l'Etat colonial a accaparé -plus ou moins violemment- le sol urbain (quitte à le redistribuer en "concessions"), à Lomé la propriété privée, individuelle, du sol est donc reconnue dès le départ, officialisée par l'Administration et ses cadastres successifs (1). Pour des gens venus d'ailleurs, le sol est dénué des valeurs religieuses et affectives qui, ailleurs, peuvent en interdire la vente. Eux sont venus à Lomé pour y faire fortune ; les terrains urbains sont une marchandise comme une autre, qu'on achète et qu'on revend pour faire le maximum de bénéfices : en ces temps d'essor urbain, on ne s'en prive pas (en gros, le centre-ville de Lomé a connu deux fois plus de mutations foncières à l'époque allemande que de 1914 à nos jours).

L'administration coloniale va donc respecter la ville des marchands (noirs et blancs) et s'installer à côté, dans l'actuel quartier administratif ("Yovokomé" : le quartier des Blancs), dont les 150 hectares de terrain domanial ont suffi jusqu'à nos jours aux besoins de l'Etat. Dès 1897, le gouverneur August Koehler (2) y fait construire son palais, avec tourelles et créneaux (actuelle Résidence des hôtes de marque), d'où rayonneront trois grandes avenues reliant la ville des fonctionnaires à la ville des marchands. Progressivement, les bâtiments administratifs et les logements de fonction se multiplient entre l'actuelle avenue de Sarakawa et la mer, dont on se tient à distance, car, aux périodes de tempête, la mer érode agressivement la plage (3). Beaucoup de ces constructions subsistent, en général, plus ou moins défigurées de nos jours par les facilités de la climatisation, mais certaines sont encore bien reconnaissables : l'école de la Marina (ancien Cercle de Lomé-ville), l'INRS, la direction des Douanes, la prison civile, le ministère des Travaux publics (ancien hôpital "Reine Charlotte de Wurtemberg")...

\*  
\*      \*

(1) Essentiellement le "Grundbuch", mis en place en 1904 (513 titres fonciers conservés), qui fonde encore la validité des propriétés foncières au tiers des parcelles du centre actuel.

(2) Décédé là en 1902, il est enterré au cimetière de Béniglato.

(3) Ce n'est qu'à partir de la construction du port que le littoral de Lomé s'est -à peu près- stabilisé (au contraire du littoral situé plus à l'est, fortement érodé).

Outre la fonction politique, les Allemands donnèrent aussi à Lomé, au début de ce siècle, un avantage économique décisif. Dès 1900, un premier wharf en bois est construit ; détruit par un incendie en 1902, il est reconstruit en dur l'année suivante (1). Sur cette côte rectiligne, sans aucun port naturel, où la barre est un obstacle dangereux, un wharf attire immédiatement le trafic maritime : dès 1905 la dernière rade foraine, celle d'Aného, est fermée (2). Lomé a désormais le monopole des échanges maritimes, et donc de toutes les activités qui en découlent (3).

A partir de ce wharf, les Allemands allongent les voies ferrées : en 1905, le rail atteint Aného, en 1907 Kpalimé, en 1911 Atakpamé. Tout le "Togo utile" de l'époque est ainsi drainé sur Lomé comme par un entonnoir, que renforcent le réseau routier et les lignes télégraphiques. L'essentiel du trafic commercial de gros se concentre désormais dans la capitale politique : les marchands d'Aného délaissent rapidement leur vieille cité pour transplanter leurs activités à Lomé. Ils ne retournent chez eux que pour la retraite, ou, grâce au chemin de fer, pour le week-end...

Capitale économique en même temps que capitale politique, Lomé va désormais distancer irrésistiblement toutes ses rivales : la "macro-céphalie" -l'écart démesuré entre la plus grande ville et les suivantes- du Togo actuel trouve là son origine.

La population s'accroît : 1 500 habitants en 1891 (3 000 à Amoutivé et Bè), 2 000 en 1896, 3 000 en 1900, 4 000 en 1904, 6 000 en 1906, 8 000 en 1911 (4)... C'est un peuplement très composite : aux Ahoulan, Mina et Haoussa (5), s'ajoutent divers ressortissants des

(1) Endommagé par une tempête en 1911, il est rétabli dès 1912, avec une forme coudée bien visible sur les documents de l'époque.

(2) La décision de regrouper autoritairement tout le trafic maritime à Lomé correspond aussi à la volonté de centraliser et de simplifier la collecte des droits de douane, principale ressource de la colonie.

(3) Le trafic total du wharf et des chemins de fer passe de 300 000 marks en 1907 à 400 000 en 1909 et à 900 000 en 1911.

(4) Les chiffres marquent alors un fléchissement (7 000 seulement en 1912 et 1913), mais cela semble dû à une nouvelle taxation des citadins de Lomé et d'Aného, en 1910, qui a entraîné leur dissimulation lors des recensements annuels. On compte, en 1913, 186 Blancs (la moitié de ceux du Togoland), dont 155 actifs : 48 fonctionnaires, 39 commerçants, 24 missionnaires,...

(5) Ceux-ci installés, à partir de 1911, au vieux Zongo (jusqu'en 1977), après un passage au Petit-Marché (SGGG), dit alors "marché haoussa".

territoires anglais et français, et des Libériens (1)... Aux commerçants se sont joints les missionnaires : catholiques dès 1892, protestants en 1895, qui édifient la cathédrale en 1901-1902, le temple en 1907... Des écoles primaires privées et publiques ont surgi, ainsi que deux centres de formation professionnelle (catholique dès 1905 et public) qui initient les premiers artisans aux techniques modernes. Des ateliers apparaissent ; il y a une imprimerie, une usine d'huile de palme, une savonnerie, une banque, un hôtel... : tout l'équipement d'une vraie capitale.

Le plan de 1913 (carte 4) nous montre un centre-ville, entre les actuelles avenues et rue de Sarakawa, du 24 janvier et de la Mission, qui est presque exactement le nôtre (2). Les rues de 1896 ont été rectifiées -en particulier Hamburger Strasse, notre rue du Commerce, et Zech Strasse (3), l'avenue de la Libération- ; d'autres, dans les nouveaux quartiers ont été tracées au cordeau. Que trois-quarts de siècle plus tard cette voirie fonctionne encore de façon satisfaisante fait honneur à la largeur de vue de ses concepteurs.

#### IV - D'UNE GUERRE A L'AUTRE (1914-1945)

Quand, les 3 et 4 août 1914, éclate la première Guerre mondiale, le Togo, colonie pacifique, est à peine armé : les Allemands ne peuvent que se replier sur l'intérieur pour tenter de protéger la précieuse station de radio de Kamina, près d'Atakpamé. En vain : ils doivent capituler le 26 août, et les vainqueurs se partagent le territoire occupé.






Lomé, évacuée par les troupes allemandes, avait été occupée sans résistance par les Britanniques dès le 7 août. Ceux-ci conservent la ville pendant six ans, jusqu'à ce qu'un nouveau partage du Togo, sous l'égide de la S.D.N., attribue les deux-tiers du territoire au mandat de la France, avec Lomé et Kpalimé.

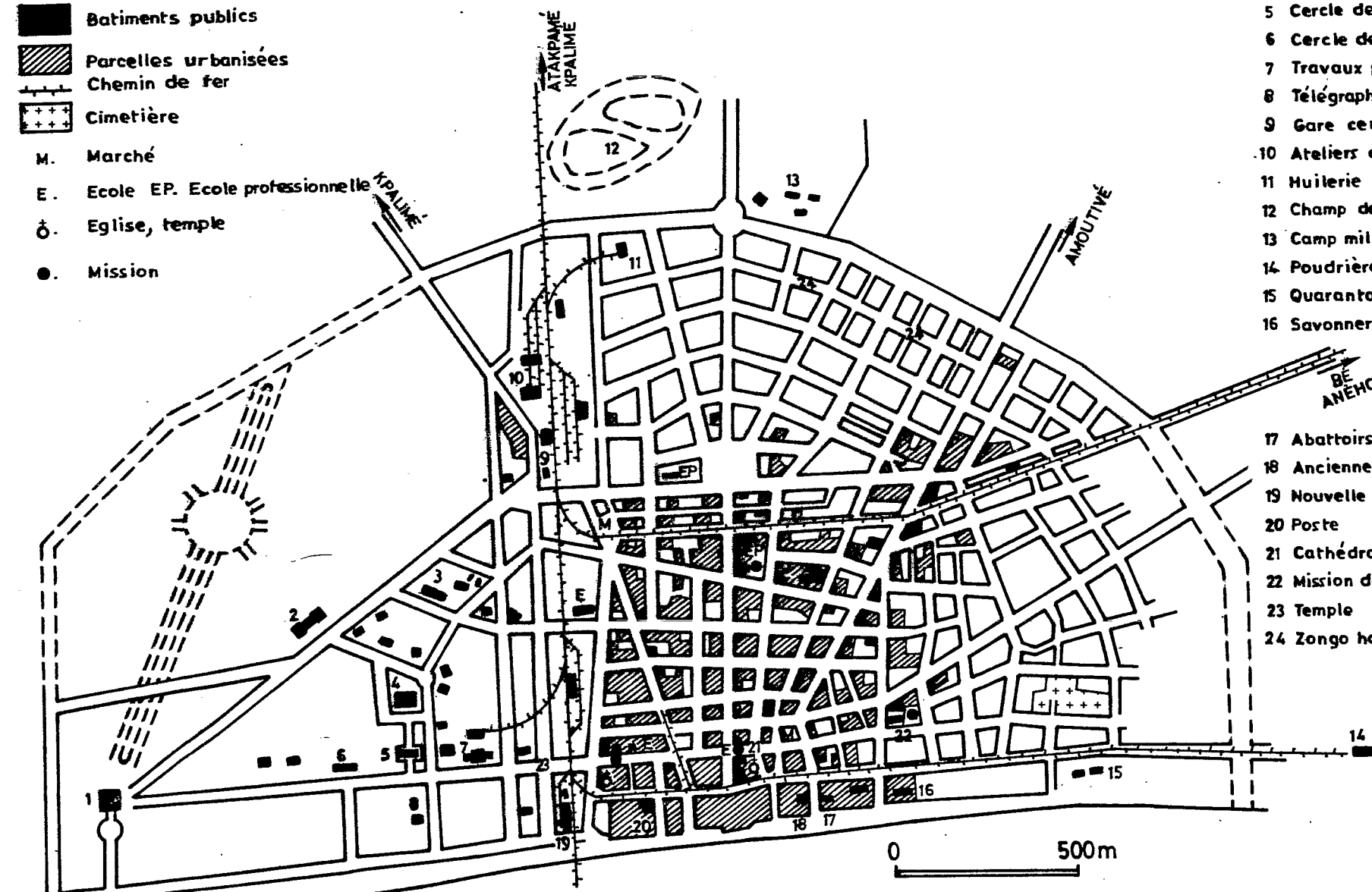
(1) 111 au dénombrement de 1900. Ce sont des "Krumen" qui forment les équipages des navires et des baleinières franchissant la barre. Ce sont sans doute eux qui ont importé au Togo, comme sur toute la côte ouest-africaine, le culte de Mamy Watta.

(2) Hormis le prolongement de l'avenue de la Libération jusqu'à la mer, dans les années 1970 seulement.

(3) Le comte Julius von Zech fut, de 1903 à 1910, l'un des gouverneurs allemands les plus actifs.

# LOMÉ EN 1913

-  Voirie en projet
-  Batiments publics
-  Parcelles urbanisées
-  Chemin de fer
-  Cimetière
- M. Marché
- E. Ecole EP. Ecole professionnelle
- ⊙. Eglise, temple
- . Mission



- 1 Palais du Gouvernement
- 2 Administration générale
- 3 Hôpital Reine Charlotte
- 4 Prison
- 5 Cercle de Lomé-Ville
- 6 Cercle de Lomé-campagne
- 7 Travaux publics
- 8 Télégraphe transcontinental
- 9 Gare centrale
- 10 Ateliers des chemins de fer
- 11 Huilerie
- 12 Champ de course
- 13 Camp militaire
- 14 Poudrière
- 15 Quarantaine
- 16 Savonnerie
- 17 Abattoirs
- 18 Ancienne douane
- 19 Nouvelle douane
- 20 Poste
- 21 Cathédrale
- 22 Mission des Soeurs
- 23 Temple
- 24 Zongo haoussa

0 500m

De ces six années anglaises, bien peu de traces matérielles : les occupants gèrent les affaires courantes au plus juste, sans même assurer l'entretien minimal des infrastructures. Le retour à une scolarisation en anglais (1) a cependant renforcé les liens avec l'Éweland britannique (ou sous mandat anglais) : longtemps encore, les bonnes familles de Lomé enverront leurs enfants finir leur scolarité en Gold Coast, qui reste le modèle alternatif au système allemand. Les Français -contrairement à leurs illusions (2)- n'auront peut-être jamais été vraiment admis, à Lomé, comme des colonisateurs sérieux, ni définitifs (3).

Le 1er octobre 1920, Lomé passe donc sous administration française. Celle-ci, pendant une quinzaine d'années, sera très dynamique : elle doit imposer sa marque pour effacer celle de ses devanciers. La législation est rapidement alignée sur les pratiques de l'A.O.F. : ainsi dès 1922 décide-t-on d'appliquer le décret de 1906 qui régit le statut des terres et le régime de la concession. En fait, cela reviendra à entériner l'appropriation du sol urbain de l'époque allemande. La procédure de la concession -l'attribution d'un lot par l'État de façon quasi-gratuite, mais conditionnée par sa mise en valeur- ne sera appliquée à Lomé que dans un seul quartier : Hanoukopé, 120 lots créés à partir de 1928 sur l'ancien champ de course hippique de l'époque allemande (4). On vend aux enchères, en 1924, les biens allemands saisis, que rachètent des compagnies françaises, mais aussi des Togolais. On change le nom des rues (5) ; on achève progressivement le Boulevard circulaire (6) ; on aménage la place "Fréau-jardin" (7) au carrefour 24 janvier-Libération, qui reçoit son kiosque à musique en 1934. On bâtit beaucoup : on complète et on agrandit l'hôpital (flanqué d'une maternité,

(1) Les Allemands n'avaient interdit l'usage de l'anglais dans les écoles de mission qu'en 1906.

(2) Voir par exemple Jean Martet : "Les bâtisseurs d'empire", Paris, 1935.

(3) La livre sterling resta encore longtemps d'usage courant dans le sud du Togo, mais c'était dû au poids économique de la Gold Coast plus qu'à la période d'occupation anglaise.

(4) Attribués essentiellement à des fonctionnaires, surtout mina, d'où l'homogénéité du quartier.

(5) En donnant ceux des héros de la guerre : Thompson et Guillemard, officiers tués au combat de Chra (22 août 1914), Maroix, ancien commandant en chef, les maréchaux Foch, Gallieni, Joffre, ou des gloires nationales : Jeanne d'Arc, Victor Hugo, Bugeaud... Ce sont les Anglais qui avaient fait de Bismarck Strasse "Station road", notre rue de la Gare.

(6) Inachevé à l'ouest : c'est l'actuelle rue de Calais qui ferme au nord le quartier administratif.

(7) Du nom de l'administrateur-maire Fréau, qui en a dirigé l'aménagement.

actuelle gendarmerie territoriale). On édifie un palais de Justice (Fondation Eyadéma) ; un hôtel de ville (ministère de la Justice) ; la Direction des chemins de fer (ministère des Affaires Etrangères)... On reconstruit, en 1926-28, un nouveau wharf, deux fois plus important que l'ancien. On installe la station de pompage de Cacavelli (1) à la fin des années 1930, qui permet d'approvisionner Lomé en eau courante d'excellente qualité...

Lomé atteint les 12 000 habitants dans les années 1930. Les quartiers construits à l'époque allemande se transforment peu, hormis les nouveaux bâtiments administratifs. Par contre, l'espace compris entre cette vieille ville et le Boulevard circulaire se peuple rapidement : Béniglato, Aguiarkomé, Abobokomé (2), Sanguéra, Wétrivikondji se couvrent de maisons. C'est l'épanouissement de l'architecture typiquement loméenne (3) : maisons quadrangulaires de briques (cuites ou crues), à un ou deux niveaux, toits à quatre pentes (parfois à deux pignons), mur d'enceinte d'abord en palmes puis, de plus en plus, en dur ; le tout de couleur ocre, bois de rose ou sable... C'est dans ces quartiers que l'on retrouve le mieux cette homogénéité de formes et de couleurs qui fait le charme du vieux Lomé.

\*

\*       \*

Les principales mutations de la période sont d'ordre social et politique : c'est essentiellement l'affirmation des fondateurs de la ville, trois ou quatre décennies plus tôt, ou de leurs héritiers, comme un groupe social cohérent, dominant, ayant vocation à représenter la population autochtone. En effet, les Français reçoivent à Lomé une colonie toute constituée, dans laquelle ils n'ont pas ces "courroies de transmission" habituelles que sont ailleurs les individus ou les groupes qui ont joué la carte des nouveaux venus lors de la colonisation. L'habile Commissaire de la République Bonnacarrère (janvier 1922-

---

(1) Du nom de l'agent des travaux publics corse qui avait entrepris les travaux.

(2) Où l'on construit, en 1933, l'église St Augustin d'Amoutivé, la deuxième de la ville.

(3) Dont l'origine se situe dans l'architecture baroque portugaise du Brésil, apportée sur la Côte des Esclaves (surtout à Lagos et à Porto-Novo) par les affranchis du Brésil, au milieu du XIXème siècle, et considérablement épurée en glissant vers l'ouest, à Ouidah, puis Grand-Popo, puis Aného...



décembre 1931) crée donc dès février 1922 un conseil des notables de la ville (1), composés de membres nommés, puis, dès 1925, élus par les chefs de famille. D'autres sièges sont réservés aux Togolais au Conseil d'Administration du territoire sous mandat (1920), à la Chambre de commerce (1921), au Conseil économique et financier (1924)... Ce ne sont que des organes consultatifs, mais on y retrouve, nommés ou élus, toujours les mêmes personnages, à la fois commerçants, planteurs (2), entrepreneurs en transport et surtout propriétaires des terrains urbains et péri-urbains : Octaviano Olympio, Félicio de Souza, Théophile Tamakloé, Augustino de Souza, Thimoty Anthony se relaient sans discontinuer aux fonctions de président et de vice-président du Conseil des notables, où siègent de même tous les grands noms de la ville : Savi de Tové, Atayi, Adjavon, Accolatsé, Lawson, les pasteurs Aku et Baéta (3)..., ainsi que les chefs des vieux villages voisins : Adjallé d'Amou-tivé et Aklassou de Bè, déjà intronisés par les Allemands.

C'est ce groupe social -aux origines diverses (Ahoulan, Miña et Guin, "Brésiliens", Métis, Ewé...) mais unifié par les mêmes pratiques économiques et sociales (4), et surtout par l'enracinement dans la ville qu'ils ont fondée- qui va marquer le plus Lomé. Il semble bien, en effet, que l'obsession de la maison particulière, du "chez" (soi), qui caractérise si nettement Lomé par rapport aux autres capitales africaines, tire de là son origine. Ce sont ces notables, à l'origine commerçants aventureux venus là pour chercher fortune et qui l'y ont trouvée, maintenant riches et considérés, maîtres du jeu foncier et reconnus comme interlocuteurs indispensables par la puissance coloniale, qui incarnèrent leur réussite dans la maison familiale, reprenant là (mais portant à l'extrême) une tradition culturelle de la région :

- 
- (1) Aného, Aʔakpamé et Kpalimé suivront quelques mois plus tard. Il devient conseil municipal en 1932, avec l'érection de Lomé en commune mixte (avec un administrateur colonial comme maire), mais cela sera perçu par la population, en ces temps de crise, moins comme une promotion que comme un moyen de se décharger sur elle du fardeau financier de la ville.
  - (2) Les cototeraies se multiplient autour de la ville, entre la lagune et la mer.
  - (3) Au départ des Allemands, l'Église évangélique s'est organisée de façon autonome.
  - (4) Ce qui n'empêche pas le maintien de subtiles hiérarchies entre ces strates, que sépare une cascade d'envies et de mépris, d'où la rareté des inter-mariages. On peut même se demander si cette société, faite au départ d'individualistes aventureux, a jamais eu de véritable cohésion sociale ; ce qui expliquerait l'originalité de la marginalité juvénile à Lomé, où ce sont les enfants de ces "bonnes familles" que l'on retrouve à l'abandon dans la rue.

l'identification du chef de famille et de sa maison (c'est le sens de l'éwé "apeto", Monsieur). Le sol ne porte pas de valeur sociale propre, puisque les habitants de Lomé ne sont pas des autochtones : c'est la maison qui cristallise la charge symbolique de la famille, qui exprime son succès et sa pérennité. C'est là que doivent se faire les funérailles du patriarche, là où se réunissent les héritiers -qui la conservent en indivision (1)-, là où se réfugient les solitaires, les veuves, les divorcées (2) ; tandis que les hommes atteignant la maturité doivent partir, à leur tour, fonder une nouvelle maison de famille à la périphérie. C'est cette logique de l'"essaimage" qui explique le mécanisme de la croissance spatiale de Lomé, et cette fixation affective sur la maison familiale -qu'on ne peut en aucun cas revendre- qui est la cause de l'extraordinaire stabilité foncière de la ville (3) ; d'où le relatif bas prix des terrains (tant qu'ils sont abondants), qui induit la possibilité pour les riches et les pauvres d'acheter leur lot côte à côte : c'est pour cela que Lomé est, maintenant, une ville sans ségrégation sociale, et sans guère de spéculation foncière (4), où jusqu'aux années 1980, les hommes arrivés à l'âge de la maturité (5) ont pu, pour la plupart, devenir à leur tour propriétaires.

\*

\* \*

- 
- (1) D'où de redoutables problèmes d'entretien de ce patrimoine collectif, faute d'accord pour payer les réparations.
- (2) D'où la féminisation du centre-ville : 75 hommes pour 100 femmes dans la ville allemande, 81 à l'intérieur du Boulevard circulaire, contre 98 dans les quartiers de la périphérie (recensement de 1981).
- (3) Seulement 9 % des terrains de l'ensemble de la ville -dont 1 % bâtis- ont connu une revente ; tout le reste est hérité ou acquis directement de l'ancien propriétaire rural (Enquête ORSTOM 1982-84). Avec quelques opérations immobilières publiques, on peut dire que 98 % des maisons de la ville ont été bâties par leur propriétaire actuel ou ses ascendants.
- (4) Dans le centre-ville, où 86 % des parcelles sont détenues par un propriétaire (individuel ou familial) qui ne possède qu'un seul lot (ou deux contigus), les mouvements fonciers sont très faibles -12 % de lots ayant changé de mains de 1960 à nos jours en plein "Central Business District"- car c'est plutôt l'offre -une famille qui se débarrasse d'un terrain pour liquider les conflits internes qu'il engendre- que la demande -les compagnies locataires ont des baux très favorables- qui anime le marché : ce qui fait que, en francs constants, les prix des années 1970 ne sont pas supérieurs à ceux des années 1920...
- (5) En moyenne, 35 ans (37 dans les années 1960-65, 33 dans les années 1975-80) selon l'enquête ORSTOM.

Mais à partir de 1931-32, la crise économique mondiale frappe durement le Togo : un pays aussi ouvert sur l'extérieur, par ses exportations de produits tropicaux et ses importations de marchandises pour la redistribution à travers des frontières poreuses, ne pouvait que ressentir violemment la contraction de l'économie marchande. En gros, toutes les activités monétarisées baissent d'un tiers ou de moitié. Dans la ville, le temps des vaches maigres est arrivé. L'Administration coloniale réduit ses dépenses, comprime ses effectifs (le chômage s'enfle parmi les diplômés) et s'efforce de maintenir un minimum de ressources en augmentant la pression fiscale directe, en cherchant, notamment, à taxer les revendeuses du marché (1).

Le mécontentement gronde. La police croit le juguler en arrêtant quelques "meneurs" ; elle ne réussit qu'à provoquer, le 24 janvier 1933, une émeute dans la ville. Le lendemain, la répression -une occupation militaire brutale, par des troupes venues du Dahomey- est sans commune mesure avec une manifestation somme toute bien débonnaire (2). La crise économique s'approfondissant encore en 1933 et 34, la ville se replie sur elle-même. Elle cesse de s'accroître, hormis le peuplement progressif d'Hanoukopé, et ne bougera plus guère jusqu'en 1945.

La seconde Guerre mondiale ne touche pas directement le Togo (3). Mais la convalescence économique des années 1936-38 est brisée net : la frontière de la Gold Coast est fermée ; les bateaux n'arrivent plus qu'au compte-gouttes. La répression politique est maintenue dans des limites raisonnables, comparé à ce qui se passe dans d'autres colonies, mais, fin 1942-début 1943, le basculement de l'A.O.F. dans la France libre entraîne un "effort de guerre" extrêmement dur : les restrictions et les réquisitions s'accumulent, alors que la production parvient difficilement à se relancer. C'est une ville comme anesthésiée pendant longtemps qui va se réveiller à partir de 1945, économiquement et politiquement.

(1) A titre indicatif, voici l'évolution des ressources du territoire :

	1929	1930	1931	1932	1933	1934
impôts indirects	21,4	21,0	15,8	14,5	11,2	9,7
impôts directs	7,6	7,9	7,8	7,5	8,7	8,4

(en millions de francs)

Source : Rapport à SDN 1937

- (2) Les seules victimes ayant été les parterres de fleurs du gouverneur, piétinés par la foule...
- (3) On fortifia tout de même la plage devant le quartier administratif avec de petits blockhaus. (Il en subsiste un en face de l'Hôtel Le Bénin).

## V - L'ESSOR DE L'APRES-GUERRE (1945-1959)

A la fin de la seconde Guerre mondiale, l'abolition du travail forcé, les investissements massifs des crédits FIDES et surtout l'envol du cours des produits tropicaux apportent, au Togo comme dans les pays voisins, une prospérité sans précédent.

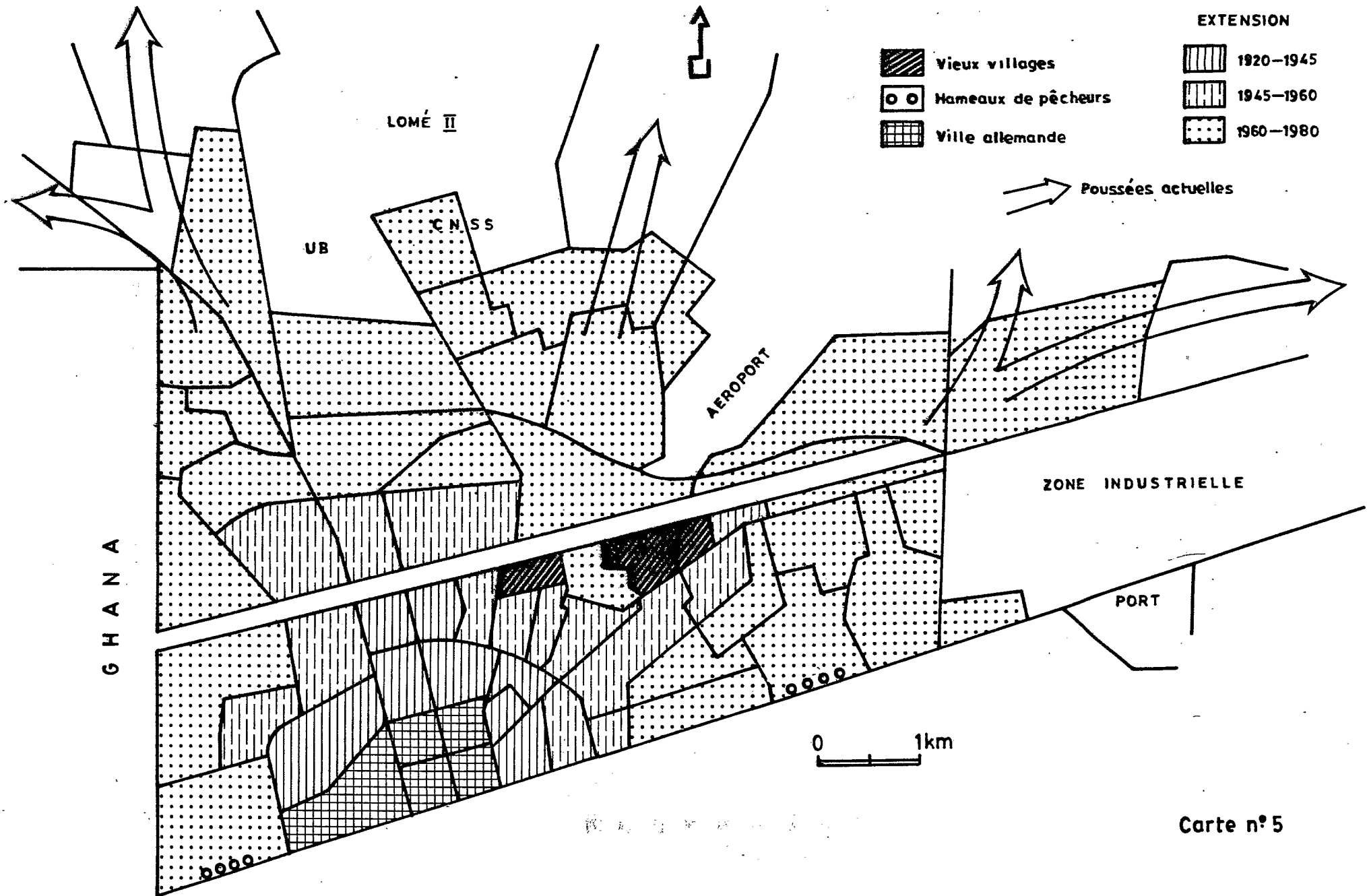
Pour Lomé, cela signifie une explosion démographique (1) et surtout spatiale : 13 000 habitants en 1933, 33 000 en 1950 (2), 85 000 en 1958-59 (3)..., par un apport migratoire qui provient surtout du Sud du pays : aux Mina majoritaires dans la vieille ville viennent s'ajouter surtout des Ewé et des Ouatchi (hormis quelques Ana, Fon et Kotokoli, les gens du Centre et du Nord restent rares).

En vertu des mécanismes d'essaimage que nous avons décrits plus haut, la ville de Lomé va, dès 1945-50, éclater hors de ses anciennes limites (carte 5). Au nord-ouest, c'est le lotissement de la cocoteraie Olympio ("Octaviano Nétimé"), à l'époque plutôt un quartier chic, puis de Nyékonakpoé-"I.S.F." ; au nord-est, ce sont des lotissements plus populaires : Doulassamé et les terrains libres qui séparaient encore Lomé du vieux village d'Amoutivé, puis Lom Nava, Kpéhénou, la "Corne de Bè" (4)... A partir de la gare et du marché de Bè, l'expansion se fait en tache d'huile vers le sud et l'est, sur les plantations d'Augustino de Souza. Au nord, la ville franchit la lagune et commence à monter sur le plateau de Tokoin, où le chef Adjallé loue (5) les parcelles de Gbadago, tandis qu'ailleurs c'est la vente directe qui prime,

- 
- (1) Il n'est pas impossible que la population de Lomé ait connu un fort accroissement dès avant 1945, de gens fuyant les rigueurs de l'effort de guerre, mais les chiffres manquent.
  - (2) Dénombrement administratif, donc en général sous-estimé (Bé et Amoutivé sont exclus). 24 % d'Ewé, 20 % d'Ahoulan, 19 % de Mina, 10 % de Ouatchi, 8 % de Haoussa... 6 000 Loméens déclarés Ahoulan, contre 900 en 1981 : ceux-ci sont maintenant assimilés aux Mina.
  - (3) Y compris Bè (la commune seule -qui vient d'annexer Tokoin- en compte 72 000.
  - (4) Dans le biseau entre la rue Notre-Dame des Apôtres et la Nouvelle route de Bè.
  - (5) Selon des procédures de type coutumier (c'est-à-dire relativement symboliques, avec des loyers de 500 à 1 000 F et une ou deux bouteilles d'alcool par an) qui s'apparentent plus à une entrée en dépendance traditionnelle qu'à une location au sens moderne.

# CROISSANCE DE LOMÉ

## Création des quartiers actuels



EXTENSION

Vieux villages

Hameaux de pêcheurs

Ville allemande

1920-1945

1945-1960

1960-1980

Poussées actuelles

GHANA

0 ——— 1km

Carte n° 5

en particulier dans les grandes cocoteraies de la bourgeoisie loméenne (1).

Le plateau de Tokoin, bonne terre agricole et bonne terre à bâtir (jusqu'aux années 1960, où le parpaing de ciment l'emporte, toute la ville est construite avec l'argile des carrières qui échancrent le rebord du plateau) était jusqu'alors peu propice, car la nappe phréatique y est profonde (10, 20, 30 m, contre 2 à 4 sur le cordon littoral) et pas toujours potable. Il reçut donc surtout, avant et après la guerre, de grands équipements collectifs : à Tokoin (2), le grand "hôpital général du Togo" (actuel CHU, construit par tranches de 1949 à 1954, sur le site de l'ancien aérodrome de 1931), le séminaire catholique, le camp militaire (actuel RIT), le collège Saint-Joseph (1948-1950), le nouvel aéroport... Le CHU provoque le peuplement du quartier Tokoin-Hôpital dès les années 1950, mais ce n'est qu'à partir de 1960 (3) et surtout 1965 que la ville va vraiment s'élancer sur le plateau de Tokoin, dont le poids dans l'agglomération s'accroît très vite : 8 % en 1958-59 (7 000 hab.), 20 % en 1970 (37 000 hab.), 46 % en 1981 (170 000 hab.), probablement 60 % aujourd'hui...

Pendant ce temps, au sud de la lagune, la croissance, qui s'était faite jusqu'ici le long des grands axes conduisant vers l'intérieur (route de Kpalimé, route d'Amoutivé-Atakpamé, route de Bè), commence à se rabattre latéralement vers la mer : dans les années 1955-65, c'est, à l'ouest, l'occupation de Nyékonakpoé puis de Kodjoviakopé, englobant les petites communautés de pêcheurs du littoral. A l'est, le lotissement de la cocoteraie de Souza se développe de 1955 à 1970, progressant du nord-ouest au sud-est, parallèlement à la route de Bè, en direction du bord de mer, où la cocoteraie Anthony n'est que très tardivement occupée (1975), tandis que l'expansion se propage désormais vers l'est, vers Ablogamé, Akodesséwa et la zone portuaire, atteinte dans les

---

(1) Qui investit l'argent en études supérieures en France pour ses enfants, d'où leur poids actuel dans les rouages techniques de l'appareil d'Etat, bien que ce groupe social ait perdu l'essentiel de son pouvoir politique en 1963.

(2) C'est ce site là qui a donné son nom à tout le plateau.

(3) Tokoin est intégré à la commune de Lomé en décembre 1958. Bè attendra 1971.

années 1976-80 (1).

Dans les années des crédits FIDÈS, la ville s'équipe rapidement : on goudronne et on électrifie à peu près tous les quartiers centraux, jusqu'au Boulevard circulaire ; on construit la Poste centrale (1956-57), le grand hôpital déjà cité, la gare routière de la route d'Aného (1953), un nouvel aéroport... On multiplie les écoles ; on agrandit les collèges, dont le fameux lycée Bonnacarrère, où on en crée (St. Joseph, Notre-Dame d'Amoutivé pour les filles, le collège protestant, etc.); on édifie le Centre ORSTOM (1950-52)... : Lomé devient une ville fort bien aménagée.

Elle est aussi un lieu d'affrontement politique : l'effort de guerre a exacerbé les tensions, et les années suivantes voient l'essor du jeune nationalisme togolais, dont les gens de Lomé -nombreux au sein des nouvelles élites issues de l'école française- sont une active partie prenante. La municipalité devient un enjeu : pour la soustraire à ses adversaires, l'administration coloniale doit finalement la dissoudre, nommer à sa place des Commissions spéciales, des Délégations, qui se politisent à leur tour... Un signe de l'importance politique de l'enjeu est que Sylvanus Olympio (2), tout en menant le combat pour l'indépendance à l'échelle nationale, conquiert en 1959 la mairie de Lomé, et en garde la charge même après être devenu président de la République.

Dans les années troubles de la première décennie de l'Indépendance, les crises politiques essentielles se posent et se résolvent dans la capitale. La restauration d'un Etat fort s'accompagne de la reprise en main de la ville, dont les maires sont désormais plus souvent nommés qu'élus, et dont les grandes orientations sont décidées par l'administration centrale bien plus que par une municipalité aux faibles moyens techniques.

---

(1) Le coup d'arrêt étant donné en 1983 par le "déguerpissement" du triangle d'Akodesséwa, déclaré en 1962 zone industrielle et portuaire d'intérêt public. Mais comme les procédures d'expropriation n'ont jamais été conduites à leur terme (les titres fonciers sont toujours aux noms des anciens propriétaires), l'imbroglio juridique est total, et les problèmes humains amers.

(2) Neveu d'Octaviano, l'un des fondateurs de la ville, dont le fils Pedro, formé en Allemagne, est le premier médecin togolais, qui crée, à partir des années 1930, la clinique "Bon Secours". Les deux cousins sont d'ailleurs adversaires politiques.

## VI - DEPUIS L'INDEPENDANCE (1960-1986)

L'Indépendance signifie, pour la capitale, un surcroît d'activités et d'investissements : il faut installer le nouvel appareil d'Etat et le corps diplomatique. On bâti beaucoup, en particulier à l'occasion de la "Politique des Grands travaux" du Général Eyadéma (surtout dans les années 1975-1981). On multiplie les constructions dans le quartier administratif (mais aussi, faute de moyens pour loger tous les nouveaux services, qui se multiplient, on loue des bâtiments éparpillés dans la ville). De l'évolution du style et des ambitions témoignent tour à tour la "vice-présidence" (1961), les "Quatre ministères" (1967), la nouvelle présidence (1970), le Centre National de Traitement Informatique (1976), le bloc ministériel du CASEF (1981)... Volonté aussi d'urbanisme monumental : la place de l'Indépendance (1960) s'entoure progressivement de la Maison du R.P.T. (1972) et de l'Hôtel du Deux-février (1981). Volonté aussi d'aménagement urbain : la maîtrise de la lagune, enfin obtenue par une alternance de remblaiements et de surcreusements (1972-76), met fin à un interminable cauchemar, quarante années de vains efforts de comblement et de graves inondations périodiques. Multiplication des grandes infrastructures : nouveau Grand marché (1965), campus de l'Université (1972) et surtout port en eau profonde (80 ha à 10 m de profondeur moyenne), décidé en 1960, réalisé en 1966-1968 (avec des agrandissements ultérieurs : 1976, 1984), accompagné d'une vaste Zone industrielle de 750 hectares (1), port qui donne enfin au Togo un instrument économique à la mesure de ses besoins (2). C'est aussi la création en 1975-80, d'une forte infrastructure hôtelière qui vise à faire de Lomé un forum pour l'Afrique, où l'on vient, par exemple, signer les accords entre l'Europe et les pays d'Afrique - Caraïbes - Pacifique, connus sous le nom de Lomé I (1974), Lomé II (1979) et Lomé III (1984). De nouveaux noms de rue (Libération, 24 janvier, Sarakawa, Aniko-Pallako...) enregistrent les nouvelles orientations politiques. De nombreux monuments, des céramiques, des statues -surtout du sculpteur Paul Ahyi- embellissent la ville.

La population continue à s'enfler (bien qu'à un rythme désormais moins rapide : 7,5 % de croît annuel dans la première décennie de

(1) Mais les efforts des années 1975-82 pour faire de Lomé un grand centre industriel ont été, pour diverses raisons, décevants.

(2) Et à ceux de transit des pays du Sahel voisins : toujours la fonction de redistribution de Lomé vers l'hinterland (qui s'est enrichie, dans les années 1972-75, d'un développement massif du trafic de la friperie par des Ibo, venus à Lomé après la guerre du Biafra).



l'Indépendance, 6,5 % dans la seconde) : 85 000 habitants en 1958, 185 000 au recensement de 1970, 375 000 à celui de 1981 (1), les 500 000 vraisemblablement atteints dès 1985... Cette population s'est un peu diversifiée, avec l'apport de gens du Centre et du Nord du pays (attirés surtout par la fonction publique), mais Lomé garde ses caractères essentiels de ville du Sud (2), à dominante féminine (3), où s'équilibrent l'administration, l'artisanat (masculins) et le commerce (surtout féminin) (4).

La croissance spatiale continue, débordant sans cesse les limites de la commune, que l'on élargit régulièrement : la course au terrain pour bâtir son "chez" bat son plein, sur des lots de 600 m<sup>2</sup> qui consomment énormément d'espace. De nouveaux quartiers se créent, en alternance avec les grands domaines fonciers publics (Université du Bénin, Lomé II, aéroport, domaines de l'Agence d'Équipement des Terrains Urbains...); de plus en plus éloignés du centre : vers Adidogomé, Agoènyivé et au nord de la Zone industrielle et portuaire ("Zorro Bar", Kagomé : ce sont là des quartiers nés depuis deux ou trois ans), le front d'urbanisation actuel est à une quinzaine de kilomètres du cœur de la ville, où restent concentrés les emplois. D'où des problèmes croissants d'équipement en voirie, en eau, en électricité, en services de base, et le renchérissement des lots encore disponibles dans les quartiers urbanisés depuis dix ou quinze ans...

Dans ces quartiers nés après l'Indépendance, l'architecture a bien changé : le parpaing de ciment est devenu, en une décennie, pratiquement universel, pour la clôture -toujours construite en premier- et pour l'habitation, que ce soit pour les maisons les plus simples -comme les séries de "wagons" sans confort destinés à la location- ou pour les villas les plus majestueuses, aux deux niveaux couverts

(1) Dans la seule commune ; l'agglomération -qui englobe Agoènyivé, le nouveau Zongo (reconstruit à partir de 1977), Baguida...- compte 390 à 395.000 habitants.

(2) En 1958 (Bè non compris) : Mina 36 %, Ewé 24 %, Ouatchi 4 %, Kabyè et Losso 4 %, Dahoméens 14 %, ... En 1981, Ewé 37 %, Mina 24 %, Ouatchi 7 %, Kabyè 5 % et Losso 2 %, Kotokoli 3 %, Béninois 3 %...

(3) 91,7 hommes pour 100 femmes en 1958, 92,2 en 1970, 93,4 en 1981 : cette légère masculinisation correspond à l'afflux des gens du Nord, à forte dominante masculine (Mina : 88, Ewé et Ouatchi : 89, Kabyè : 108, Moba : 132...).

(4) En 1981, sur 124 000 actifs dans la population de Lomé, 2 % d'agriculteurs et 0,6 % de pêcheurs, 3 % d'ouvriers, 15 % d'artisans et 7 % de travailleurs du bâtiment, 72 % dans le secteur tertiaire, dont 29 % dans le commerce (trois-quart de femmes), 9 % dans les transports et 14 % d'agents du secteur public.

d'une dalle à large acrotère, où l'on recherche l'effet par les angles arrondis, les piliers en demi-lune, les placages de quartzite... Il y a bien un nouveau "style loméen", aussi homogène et caractéristique que l'ancien, mais nettement moins sobre...

Au centre-ville aussi, le paysage a changé : le commerce moderne a multiplié les constructions le long des axes anciens (les premières rues parallèles à la mer) ou plus récents (rue de Kpalimé, avenue de la Libération, avenue du 24 janvier...) -en général, on l'a dit, sans mutation foncière-, mais elles sont rarement (1) de haute taille : de jolies vitrines au rez-de-chaussée, un ou deux niveaux de bureaux ou de logements de luxe au-dessus... Ces nouveaux bâtiments tendent à occuper les façades des rues actives, et laissent intactes derrière elles les vieilles maisons de briques, ouvertes sur les rues moins passantes par une échoppe d'artisan, un auvent pour un tout petit commerce... Derrière l'activité trépidante des grandes rues, la vie familiale d'autrefois continue. Mais la ville et la vie ne cessent de se modifier. Deux exemples : en 1976-77, intervint un changement brutal dans les habitudes alimentaires : à la suite d'une sécheresse, les prix du manioc et du maïs s'étaient envolés ; les Loméens se ruèrent alors sur le riz et le pain (2), et leur sont restés fidèles. Depuis un ou deux ans, on voit se multiplier les terrasses de bistrot : quelques tables, des chaises, des parasols; voilà qui suffit à transformer une sociabilité urbaine...

\*

\*        \*

Bien que des plans d'urbanismes, en 1948 (3), en 1967 (4), aient naguère tenté d'organiser le développement de Lomé, la croissance de l'agglomération s'est faite, pendant toutes ces années, à peu près spontanément. Le résultat n'est, d'ailleurs, pas mauvais : l'habitude de la maison individuelle et son corollaire d'absence de ségrégation sociale, dans un contexte d'abondance des terrains et de prospérité

(1) Hormis quelques exceptions, comme les nouvelles banques (B.I.A.O., B.T.C.I....).

(2) Le pain salé, à la française, appelé "SACOMI" (du nom d'une boulangerie industrielle). Le pain sucré, à la ghanéenne, a toujours été pratiqué.

(3) Elaboré par Henri Crouzat, l'auteur de l'immortelle "Azizah de Niamkoko", roman à clé qui décrit avec verve la vie du Togo en ces années-là (avec tous les préjugés coloniaux de l'époque).

(4) Du bureau français B.C.E.O.M.

économique, a évité à Lomé le bidonville comme le ghetto de luxe, avec tous les problèmes qui en découlent. Mais si la ville a pu se développer toute seule jusqu'au demi-million d'habitants, il ne pourra plus en être ainsi dans les années à venir : d'ici la fin du siècle, Lomé va doubler ou tripler sa population. C'est pour cela que, depuis les années 1977-80, les pouvoirs publics ont repris en main les destinées de la ville. Des organes de gestion et d'intervention ont été créés (principalement la Direction générale de l'urbanisme et de l'habitat), qui permettent maintenant une croissance mieux organisée, selon les grandes lignes définies par le Plan directeur d'urbanisme adopté en 1981, même si la crise économique des années 1980 réduit les moyens d'action.

Ce n'est pas que Lomé soit une ville sans problèmes. Ne prenons qu'un exemple, l'eau et l'assainissement : une pollution grave de la nappe phréatique dans les sables de la ville basse, une desserte en eau potable très inégale selon les quartiers (tout comme l'enlèvement des ordures), une lagune qui ne déborde plus mais qui reste insalubre et dont les canaux affluents sont bouchés, un nombre encore trop restreint de fosses septiques (en principe obligatoires depuis 1979) et la rareté des latrines publiques en état de marche... Tout ceci multiplie gravement les risques du "péril fécal"... (ce sont là, il est vrai, des problèmes que Lomé partage avec la plupart des villes d'Afrique). Mais, spatialement, Lomé est, grâce à sa dynamique qui mélange les classes sociales, une ville sans zones taudifiées, sans ces poches de bidonvilles aux problèmes inextricables qui gangrènent l'espace urbain de bien des capitales du Tiers Monde. Lomé a hérité de son histoire une certaine "démocratie foncière", un large accès des chefs de famille à la propriété du sol ; celle-ci induit la volonté de se battre pour créer et améliorer son logement individuel. Socialement, la criminalité et la délinquance -bons révélateurs en cas de "crise urbaine"- restent relativement modérées et contrôlées. Malgré l'extension du chômage sous toutes ses formes, en ces temps difficiles pour tous (pour l'Etat comme pour les particuliers), la solidarité familiale tient bon et amortit les coups les plus durs de la crise mondiale.

Ce sont là de bons atouts pour affronter les défis à venir.

## A N N E X E S

## Les documents les plus anciens concernant Lomé

## I

R.P. Henri KWAKUME

*"Précis d'histoire du peuple éwé", 1948 (pp. 30-34).**Chapitre IV : Fondation de Lomé, l'actuelle capitale du Togo*

*Un chasseur nommé Dzitri, dont les ascendants se trouvaient dans le troisième groupement de l'Exode de Notsé (...), devint le fondateur de Lomé. Dzitri, en effet, s'établit à un endroit qu'il dénommait "Alomé", d'après les arbres qui végétaient à l'emplacement où fut construite sa première case et dont les fruits sont dits "Alo" en langue éwé. "Alomé" signifiait donc "au milieu des Alos". "Alomé" perdit plus tard son initial "A". Le "Zongo" actuel des Haoussahs fut l'emplacement où s'établit Dzitri avec sa famille. En s'y établissant, le chasseur Dzitri escomptait être à l'abri des animaux féroces dont toute la région côtière était infestée en ce temps-là. Plus tard, il fonda un autre village pour son fils aîné Aglê, à l'est d'Alomé, qu'il dénomma "Adelāto" (quartier des chasseurs), devenu à la suite "Bè", nom que ce village porte aujourd'hui.*

*Des Adjias, émigrés du Dahomey pour motif de guerres, vinrent se réfugier chez Aglê à "Adelāto". Celui-ci obtint la permission de son père Dzitri d'héberger les réfugiés. Ces derniers, craignant que leur nouvel habitat ne fût découvert à la longue par leurs ennemis les Dahoméens, firent une loi de ne jamais parler à haute voix, ni de tirer des coups de fusils, ni de s'amuser en dansant aux sons du tam-tam, raison pour laquelle Aglê surnommait son village "Bè" (cachette). On l'appelait aussi "Badefe, Badekpa" (clôture où l'on ne parle qu'à voix basse).*

*Dzitri devint ainsi le premier roi d'Alomé et de Bè. Les ennemis dahoméens, mis au courant du lieu de cachette des Adjias, se mirent à leur poursuite. Dzitri et Aglê, avertis du danger qui menaçait les Adjias, réunirent leurs forces et allèrent à la rencontre des guerriers dahoméens, et leur infligèrent une défaite à Kpoga. Un jeune officier d'Alomé, fils unique de sa*

## II

Texte cité par Rudolf ASMIS (annexe à "Die Stammesrechte der Bezirke Misahöhe, Anecho und Lome-Länd", 1911), qui dit l'avoir vu dans les papiers des années 1890 de la famille Adjallé. L'original (en anglais) est perdu.

(traduction Y. Marguerat)

*Geetree (1), qui fut le premier roi de Lomé, est mon grand ancêtre, qui mourut et laissa son fils Ahglay sur le trône pour régner ; et Ahglay mourut et laissa son fils Gbagbar pour régner (...). Tous (mes ancêtres) se sont succédés sur le trône, jusqu'à moi, Derjey (2), le roi actuel.*

*Moi, Derjey, je suis le roi actuel, et Mr. Bruce est le premier homme à être venu me demander à s'installer sur la plage pour commercer. J'ai bien voulu lui donner (un terrain) et il l'a donné en ma présence à son fils Quashy Bruce ; et ce Quashy Bruce, son fils, est le premier homme qui a construit une maison sur la plage (3) et a appelé cet endroit ou cette plage Lomé, que les Blancs appellent maintenant Bey (4) Beach.*

*Cette terre est à moi, et c'est moi qui l'ai donnée à Mr. Bruce, qui l'a donnée à son fils Quashy Bruce en ma présence. Et s'il y a quelqu'un pour dire que cette terre lui appartient, qu'il montre de quelle manière elle lui appartient.*

16 janvier 1877

Roi Derjey  
(sa marque)

(1) Dzitrï ou Djitri.

(2) Dadzié -"cheveux rouges"- père des chefs Adjallé Dadzié (1882-1901) et Agbokpui (1902-1907), grand-père de Jacob Adjallé (1907-1948).

(3) Sur l'emplacement de l'actuelle SCOA-Peugeot, entre le chevet de la cathédrale et la Marina.

(4) Bè.

## II

Texte cité par Rudolf ASMIS (annexe à "Die Stammesrechte der Bezirke Misahöhe, Anecho und Lome-Land", 1911), qui dit l'avoir vu dans les papiers des années 1890 de la famille Adjallé. L'original (en anglais) est perdu.

(traduction Y. Marguerat)

*Geetree (1), qui fut le premier roi de Lomé, est mon grand ancêtre, qui mourut et laissa son fils Ahglay sur le trône pour régner ; et Ahglay mourut et laissa son fils Gbagbar pour régner (...). Tous (mes ancêtres) se sont succédés sur le trône, jusqu'à moi, Derjey (2), le roi actuel.*

*Moi, Derjey, je suis le roi actuel, et Mr. Bruce est le premier homme à être venu me demander à s'installer sur la plage pour commercer. J'ai bien voulu lui donner (un terrain) et il l'a donné en ma présence à son fils Quashy Bruce ; et ce Quashy Bruce, son fils, est le premier homme qui a construit une maison sur la plage (3) et a appelé cet endroit ou cette plage Lomé, que les Blancs appellent maintenant Bey (4) Beach.*

*Cette terre est à moi, et c'est moi qui l'ai donnée à Mr. Bruce, qui l'a donnée à son fils Quashy Bruce en ma présence. Et s'il y a quelqu'un pour dire que cette terre lui appartient, qu'il montre de quelle manière elle lui appartient.*

16 janvier 1877

Roi Derjey  
(sa marque)

(1) Dzitri ou Djitri.

(2) Dadzié -"cheveux rouges"- père des chefs Adjallé Dadzié (1882-1901) et Agbokpui (1902-1907), grand-père de Jacob Adjallé (1907-1948).

(3) Sur l'emplacement de l'actuelle SCOA-Peugeot, entre le chevet de la cathédrale et la Marina.

(4) Bè.

## III

Dr. Gustav NACHTIGAL, juillet 1884

Rapport à Bismarck, en mer, le 9 juillet 1884

(traduction anonyme, rectifiée)

*Pour protéger et maintenir les représentants de l'Empire allemand et leurs factoreries, il y a encore deux choses à considérer qui rendent valable l'opportunité de ma démarche.*

- 1 - *Au Togo, les marchands européens autres qu'allemands ne représentent que des intérêts peu importants. A Baguida, en dehors de MM. Wölber et Brohm et des Fils Vietor, il n'y a que deux Nègres de Sierra-Léone qui soient établis. A Lomé, en dehors des firmes allemandes déjà nommées, auxquelles s'adjoint encore M. Gödelt, il n'y a également que des firmes nègres (quatre personnes de Sierra Léone), auxquelles il faut ajouter la maison anglaise J. et N. Swanzy, qui n'est représentée, de même, que par un agent de couleur (1).*
- 2 - *Le petit pays du Togo, en dehors des chemins commerciaux qui mènent à l'intérieur, peut promettre beaucoup. De Lomé, un chemin conduit déjà à Salaga, sur la Volta supérieure, qui, sous le nom de Gondja, est la destination finale pour de nombreuses caravanes : les gens s'y rendent aussi bien en venant de Tombouctou que des Etats haoussa et même du Bornou, pour acheter de la noix de cola.*

*Etant donné les droits de douane exorbitants que la colonie anglaise de la Gold Coast prélève sur les articles non-anglais (pour le tabac et le gin 100 %, pour la poudre 200 %, pour le rhum 25 % du prix d'achat), le Protectorat (2) permettrait un avenir brillant à un commerce libre ; d'autant plus que la possession anglaise de la Gold Coast, pour autant que j'aie pu l'apprendre, ne s'étend que de dix mille marins (3) vers l'intérieur.*

*Les plaintes que les marchands anglais émettent, à propos de la "contrebande" qui se fait du territoire du Togo vers la Gold Coast, ont pour objet le commerce légitime que le pays du Togo fait vers l'intérieur, et ne sont justifiées qu'en faible partie par le fait que les marchandises passent directement du Togo en Gold Coast sans payer de droits de douanes.*

---

(1) Il s'agit d'Octaviano Olympio.

(2) du Togo

(3) Environ 18 km.

## IV

Hugo ZÖLLER, novembre 1884

"Das Togoland und die Slavenküste" (1885, p. 86)

(traduction K. Amégan et A. Ahadji)

*A l'heure actuelle, il y a sept factoreries à Lomé ; elles appartiennent aux maisons de commerce suivantes : Friederich M. Vietor et Fils, de Brême (agent : Emil Buschmann), Wölber et Brohm, de Hambourg (agent : Kentzler de Ratingen), E. Gödelt, de Hambourg (comme agent, un mulâtre placé sous le contrôle de la factorerie de Kéta), F. et A. Swanzy, de Liverpool (comme agent, un mulâtre), G.B. Williams (le propriétaire de la firme est un nègre civilisé qui vit à Kéta), Tommy Williams (le propriétaire est également un nègre, qui habite Kéta), Occansey (propriétaire nègre, habitant Adda). Comme place commerciale, Lomé, à l'heure actuelle, a une importance bien plus considérable que Baguida ou Denu et, à cet égard, ne le cède, sur toute la portion de côte entre la Volta et Ouidah (le port du Dahomey), qu'à Kéta, Petit-Popo (1) et, peut-être aussi, Grand-Popo.*

*Comme les commerçants y avaient vécu, jusqu'à une date récente, dans la peur constante d'être expulsés, soit par les Anglais eux-mêmes, soit par les indigènes que des fonctionnaires anglais auraient excités par la parole et l'argent, ils se sont contentés d'installer, provisoirement, des factoreries de faible coût, à un seul niveau. On vient tout juste de commencer à embellir la côte dénudée en y plantant des palmiers (2). La population noire, qui subit de grandes fluctuations, dépasse à peine quelques centaines d'individus. Mais si l'on veut savoir l'importance que l'on doit attribuer à ce genre de place commerciale, il faut considérer le fait que, au vu des livres de comptes que les commerçants ont ouverts devant moi, les échanges commerciaux mensuels de Lomé ont dépassé trois mille livres sterling dans la saison creuse, quatre mille dans les mois favorables. Cela signifie un chiffre d'affaire annuel de 720 à 960 000 marks. Il faut noter que, selon les factures que l'on m'a soumises, la presque totalité des marchandises importées (à l'exception d'un certain nombre de produits manufacturés) provient d'Allemagne.*

---

(1) Aného.

(2) Sans doute plutôt des cocotiers.



Curt von FRANCOIS, janvier 1888

Récit de voyage (p. 19)

(traduction K. Amégan)

Le 23 janvier 1888, nous accostâmes à Lomé. C'est une agglomération de 400 cases, où se trouvaient éparées sur la côte les factoreries suivantes : Wölber et Brohm, Gödelt, Bremerhaus, Swanzu, Willam Gibi et Tilli (1). Lomé est environnée par une brousse touffue. Les palmiers (2) manquent à son décor. M. Ammerding, représentant de la firme Wölber et Brohm et chef de la circonscription de Lomé, nous accompagna le lendemain à Baguida (...). Baguida compte environ 150 à 200 cases (...). Elle s'étend à l'ombre de jolis cocotiers. (À l'est), les villages forment une chaîne ininterrompue. À l'instar de Baguida, ils sont tous enfouis dans la verdure. De beaux bouquets et de magnifiques zones de cocotiers donnent un air de fête à la côte (...). Aného, avec ses 600 cases, était alors la localité la plus importante du littoral togolais.

---

(1) G.B. et T. Williams, Sierra-léonais.

(2) En fait, les cocotiers.

## VI

R.P. Johannes SCHAEFER, août 1892

(premier missionnaire catholique)

Lettre citée par le R.P. Müller

(traductions combinées de R. Pazzi et G. Athanasiadès)

*La ville, qui comptait 1 700 habitants au dernier recensement, a été fondée il y a une dizaine d'années. Elle réunit ensemble des populations hétérogènes, parmi lesquelles il y a des Haoussa et des gens du Dahomey et d'Accra. Lomé se divise en plusieurs quartiers. Au bord de la mer se trouvent les comptoirs ; il y en a quatorze à l'heure actuelle. Vers l'ouest, la soit-disant "ville anglaise" : ce sont des gens qui viennent du territoire anglais (1). Vers le sud-ouest (2), les habitations des Haoussa, petites huttes rondes ressemblant à des ruches d'abeille (les huttes des autres populations noires sont carrées). Les Haoussa sont de couleur plus noire que les Ewé ; ils sont généralement bien habillés. Un chef et un prêtre musulman habitent aussi dans ce quartier. Vers le nord, c'est le quartier des fétiches, où habitent les féticheurs qui viennent de l'intérieur du pays. On reconnaît leurs habitations aux fétiches qui en garnissent l'entrée. L'est de la ville (3) est occupé par des gens venus de Baguida, Aného, Lagos, qui se sont installés à Lomé. La ville est organisée sur le modèle européen, avec de larges rues. La rue du Marché (4) est, jusqu'à présent, la plus belle, bordée de chaque côté par les comptoirs des marchands...*

---

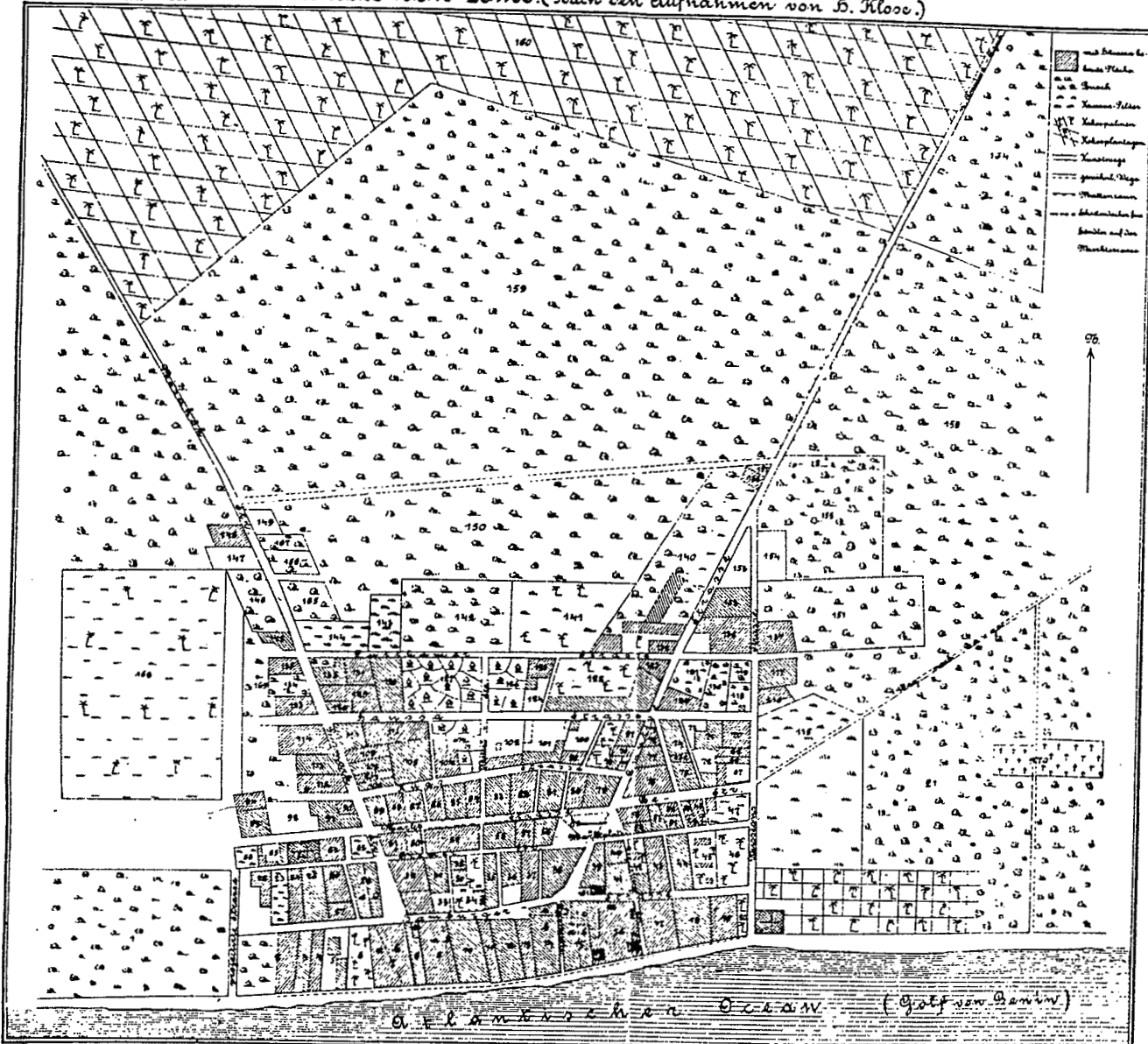
(1) Les Ahoulan d'Agbadahonou.

(2) Inexpliqué.

(3) Adawlato, plutôt mina.

(4) Actuelle Rue du Grand Marché.

# Flurkarte von Lomé. (Nach den Aufnahmen von S. Klose.)



# Lomé.

Stadt an der deutschen Togo-Küste, mit 2084 Einwohnern (darunter 31 Weiße), 948 Häusern und Hütten, 170 Grundstücken und 9 eingetragenen Firmen, 2 Missionen, der Katholischen Mission (Gesellschaft des göttlichen Worts aus Steyl) und der Evangelischen Bremer Mission („Norddeutsche Mission“ in Bremen).  
Aufgenommen im Februar 1896 von Heinrich Klose.

## Faktori- und Grund-Eigentümer:

- |  |                                     |  |
|--|-------------------------------------|--|
| 1. Regierungsland  | 50. Isak Vanderpuye.                | 112. Hanu.                                     |
| 2. Faktorei von C. F. Fabre.                                   | 51. Ocansey.                        | 113. B. W. Tamakloe.                           |
| 3. John Apaloo.  | 52. Kofi.                           | 114. Dovi Awa.                                 |
| 4. Charles Vanlare.  | 53. Tomakloe.                       | 115. Vanlare.                                  |
| 5. Giraldo.  | 54. Charles Vanlare.                | 116. J. D. Antikoe.                            |
| 6. Christian Jacobson.   | 55. James Oklu.                     | 117. J. G. Quist.                              |
| 7. Bremer Faktorei<br>(Frd. M. Vietor Söhne).                  | 56. Kudavu.                         | 118. Zimmermann Antony.                        |
| a) C. Akolisse.  | 57. Jonathan Blagodji.              | 119. Bokor Soga.                               |
| b) Eigenthum der Faktorei.                                     | 58. Robert Adjamah.                 | 120. Müller.                                   |
| 8. Boedecker & Meyer, gepachtet von James Oklu.                | 59. O. Olympio.                     | 121. Akutey.                                   |
| 9. C. Goedelt.   | 60. Elijah.                         | 122. Timothy Antony.                           |
| a) Toffa.  | 61. Toffa.                          | 123. Agedji.                                   |
| b) Faktorei-Eigenthum.   | 62. Akolasse.                       | 124. Kokoroko.                                 |
| 10. Swanzy, gepachtet von Akolasse                             | 63. James Oklu.                     | 125. Djadu.                                    |
| 11. Oloff.   | 64. Bremer Mission.                 | 126. Hausa-Viertel (cfr. 103).                 |
| 12. Faktorei von Régis (Mante Frères et Borelli de Régis Ainé) | 65. Djikumu.                        | 127.   |
| 13. Faktorei von Otto Wallbrecht.                              | 66. Ahloko.                         | 128. Domingo Pinto.                            |
| a) Armerding & Feist   | 67. James Gbogbo.                   | 129. Josephu.                                  |
| b) Faktorei-Eigenthum.   | 68. Tevi.                           | 130. Armerding & Feist.                        |
| 14. Faktorei von Quassi Bruce.                                 | 69. Goldking.                       | 131. Ansa.                                     |
| a) von Kudavu  | 70. Bruce.                          | 132. James Gbogbo.                             |
| b) Quacoo.   | 71. Eddy.                           | 133. John Apaloo.                              |
| c) Faktorei-Eigenthum.   | 72. Theodor Assa.                   | 134. Swanzy.                                   |
| 15. Faktorei von Wölber & Brohm.                               | 73. Blagodji.                       | 135. Kpotor.                                   |
| a) von Kudavu  | 74. James Gbogbo.                   | 136. Seddo (bei 118).                          |
| b) Quacoo.   | 75. Theodor Assa.                   | 137. Adabonu.                                  |
| c) Faktorei-Eigenthum.   | 76. Johnson Zikpie.                 | 138. Agedji.                                   |
| 16. Regierung-Eigenthum  | 77.                                 | 139. Fianyitor.                                |
| 17. G. B. Williams.  | 78. Swanzy.                         | 140. A. Agedji.                                |
| 18. F. D. Williams   | 79. J. G. Almeida.                  | 141. Djadu.                                    |
| 19. Regierung-Eigenthum.                                       | 80. Frutis.                         | 142. John Apaloo.                              |
| 20.  | 81. Gbedza.                         | 143. Theodor Assa.                             |
| 21. Katholische Mission in Steyl a. Rh.                        | 82. Andreas Reinhold.               | 144. James Gbogbo.                             |
| 22. Ahloko.  | 83. C. Goedelt.                     | 145. F. Antony.                                |
| 23. Charles Vanlare.   | 84. O. Olympio.                     | 146. Häuptling Ahialej.                        |
| 24. Kudavu.  | 85. Eddy.                           | 147. Kpotor.                                   |
| 25. Dovi Awa.  | 86. Vanlare.                        | 148. J. P. Tomakloe.                           |
| 26. James Oklu.  | 87. Assah.                          | 149. Köch Mensa.                               |
| 27. Djadu.   | 88. Nelson Tamakloe.                | 150. Häuptling Ahialej.                        |
| 28. c) Akolasse.   | 89. Theophil Tamakloe.              | 151. Ocansey.                                  |
| d) Bremer Faktorei.  | 90. Patrik Seddo.                   | 152. F. Antony.                                |
| 29. Ioff.  | 91. Quadjjo.                        | 153. Häuptling C. Ahialej.                     |
| 30. John Reis.   | 92. Josef Tamakloe.                 | 154. James Gbogbo.                             |
| 31. L. Reis.   | 93. Jackson.                        | 155. Theodor Assa.                             |
| 32. Antony Futana.   | 94. Komla.                          | 156. T. Tamakloe.                              |
| 33. Swanzy Gargan.   | 95. James Oklu.                     | 157. Häuptling Ahialej.                        |
| 34.  | 96. Armerding & Feist.              | 158.   |
| 35. John Apaloo.   | 97. C. Goedelt.                     | 159. Regierungsländ.                           |
| 36. Eddy.  | 98. Djadu.                          | 160. Plantage Lomé.                            |
| 37. O. Wallbrecht.   | 99. Komla.                          | 161. Bremer Mission (bei 39).                  |
| 38. Kudavu.  | 100. Kudamessa.                     | 162. Tometi Ansa (bei 74).                     |
| 39. Wölber & Brohm   | 101. Albert Wilson.                 | 163. Wölber & Brohm (bei 8).                   |
| 40. Sozu.  | 102. Adjamah.                       | 164. Armerding & Feist (am Wege nach Amative). |
| 41. Häuptling Antony.  | 103. Hausa-Viertel (cfr. 126, 127). | 165. T. Tamakloe.                              |
| 42. James Oklu.  | 104. Benjamin Dodoo.                | 166. John Apaloo.                              |
| 43. Quadjjo.   | 105. Segbaya.                       | 167. Agbokpai.                                 |
| 44. T. C. Ocansey.   | 106. Abraham Mensa.                 | 168. T. Antony.                                |
| 45. James Gbogbo.  | 107. Josef Tamakloe.                | 169.   |
| 46. C. Goedelt.  | 108. Nelson Tamakloe.               | 170. Friedhöfe. (nördlich von 94).             |
| 47. James Gbogbo.  | 109. Blagodji.                      | 171. Tometi Ansa (bei 78).                     |
| 48.  | 110. W. B. Fawson.                  |  |
| 49. Djomaka & Atileto  | 111. Nyll.                          |  |

## BIBLIOGRAPHIE

- AGBETIAFA (Komla) : "Les ancêtres et nous : analyse de la pensée religieuse des Bê de la commune de Lomé", Lomé, N.E.A., 1985, 96 p. (14 x 21 cm).
- AGIER (Michel) : "Commerce et sociabilité : les négociants soudanais du quartier zongo de Lomé", Paris, ORSTOM, 1983, 318 p. (15 x 24 cm).
- AHADJI (Amétépé Yaovi) : "Relations commerciales entre l'Allemagne et le Togo", Lomé, UB-INSE, 1984, 71 p. mult..
- Mme D'ALMEIDA (Silivi) : "La révolte anti-coloniale de Lomé (24-25 janvier 1933)", Lomé, UB-EDL (maîtrise d'histoire), 1981, 186 p. mult..
- Mme D'ALMEIDA (Silivi) et GBEDEMAH (Séti) : "Le gouverneur Bonnetcarrière au Togo", Lomé, N.E.A., 1982, 128 p. (13 x 21 cm).
- AKUE-GOEH (Adovi) : "L'effort de guerre au Togo", Paris, Université de Paris VII (maîtrise d'histoire), 1985, 185 p. mult..
- AMEGAN (Kwassivi) : "Curt von François et le Togo", Paris, 1981, 344 p. mult..
- CORNEVIN (Robert) : "Histoire du Togo", Paris, Berger-Levrault, (3ème éd.), 1969, 554 p. (13 x 22 cm).
- DIOP (El Hadji Mohamed) : "Le centre-ville de Lomé", Lomé, ORSTOM, 1983, 99 p. mult..
- GBLOU (Dossa) : "Les quartiers périphériques de Lomé", Lille, Faculté des Lettres (maîtrise de géographie), 1970, 86 p. dactyl..
- R.P. KWAKUME (Henri) : "Précis d'histoire du peuple éwé", Lomé, I.E.P., 1948, 39 p. (11 x 15 cm).
- MARGUERAT (Yves) : "Le capitalisme pervers ou cent ans de production de l'espace urbain à Lomé", Cahiers ORSTOM, Sciences hum., vol. XXI, n° 4, 1985, pp. 451-460.

- Général MAROIX : "Le Togo, pays d'influence française", Paris, Larose, 1938, 136 p. (16 x 25 cm).
- MESSAVUSSU-AKUE : "Aperçu historique du Togo", Lomé, ATP, 1978, 153 p. (14 x 21 cm).
- R.P. MÜLLER (Karl) : "Histoire de l'Eglise au Togo" (trad. G. Athanasiadès), Lomé, Bon Pasteur, 1968, 254 p. (15 x 21 cm).
- R.P. PAZZI (Roberto) : "Introduction à l'histoire de l'aire culturelle ajatado", Lomé, UB-INSE, 1979, 323 p. mult..
- PECHOUX (Laurent) : "Le Mandat français sur le Togo", Paris, Pédone, 1939, 405 p. (16 x 24 cm).
- RECLUS (Elisée) : "Nouvelle géographie universelle : Tome XII, l'Afrique occidentale", Paris, Hachette, 1887, 747 p. (25 x 30 cm).
- ZÖLLER (Hugo) : "Das Togoland und die Slavenküste", Berlin-Stuttgart, Speman, 1885, 247 p. (13 x 19 cm).
- Documents des Archives nationales : surtout Rapports annuels à la S.D.N., puis à l'O.N.U..
- Comptes-rendus du Conseil des Notables et du Conseil municipal (1929-1960), Mairie de Lomé.